30-09-24 BNF DLP 617

N° 330 – octobre 2024 – 3 €

Journal local réalisé par et pour les habitants du 18e

LE 18E DU MOIS

LYCÉE BELLIARD LABELLISÉ, CUISINES PARTAGÉES

BIEN MANGER DANS NOS QUARTIERS

► P. 2 ET P. 13

Illustration Stéphanie Clément

HISTOIRE VRAIE L'AGENT TRIPLE DE LA VILLA LÉANDRE

► P.18-19

Illustration Mat Let

TOXICOMANIE
AU CŒUR DE LA SALLE DE CONSO

► P.7

L'ASCENSION DU PARIS BASKETBALL

► P.8

nos 30 ans

J-52

► P.5

Fête des vendanges
AU BON VIN DU 18E

► P.14

9 771259 903008

D FOL 32713

La cantine participative du Petit Ney.

CUISINONS COLLECTIF

Elles sont associatives et à visée sociale, mais existent aussi sous forme commerciale, les cuisines partagées se multiplient sur le territoire. Notre arrondissement en comptera bientôt sept. Tour d'horizon.

Les cuisines partagées n'ont que des vertus : elles rassemblent les gens autour d'une marmite et permettent d'échanger des recettes, des techniques ou des ingrédients, en plus de rencontrer des gens. En effet, pour de nombreuses personnes ou familles hébergées à l'hôtel, la précarité alimentaire et l'isolement sont des réalités quotidiennes. Cuisiner, pour soi ou pour ses proches, demeure un acte et un besoin essentiel. Cuisiner en collectif est aussi un acte de sociabilité, une façon de se retrouver entre gens d'un même quartier. Enfin, pour tous ceux qui rêvent de lancer leur petite entreprise culinaire, des cuisines professionnelles à louer se multiplient et s'affirment comme la porte d'entrée la plus simple et sûre pour se lancer.

Les cuisines à caractère social

Ouvertes fin 2023, Les Cuisines de Basile offrent à des personnes logées à l'hôtel un espace de travail en inox, des plaques de cuisson et du matériel. Entité du groupe Basiliade, la structure accueille six personnes par session, deux par jour du lundi au vendredi. Dans l'espace moderne du boulevard Ney à la porte de Clignancourt, derrière une façade en verre, un livreur dépose des laitages et des légumes de très bonne facture, certains estampillés bio, tandis que les cuisiniers se préparent. Ces approvisionnements se font via les banques alimentaires, premier réseau d'aide alimentaire en France. Car pour les associations, les cuisines partagées étant un moyen de sensibiliser à maintes problématiques telles que la qualité de l'alimentation ou encore la diététique, le ravitaillement est véritablement essentiel.

Cette approche à la fois conviviale, ludique et sociale est partagée par La Cocotte, située au 70 boulevard Barbès et montée par l'Armée du Salut, mais aussi Quartier libre-4C, au 12 rue de la Charbonnière. À chaque fois, les personnes aiguillées par le Samu social ou d'autres services se retrouvent à six ou sept pour cuisiner autour des marmites de ce restaurant associatif de la Goutte d'Or. L'association 4C, gérée par un collectif d'habitants dévoués et dynamiques, a ouvert en 2019 et fait figure de pionnière. À tel point qu'elle reçoit régulièrement des candidats à l'ouverture de projets de ce type, venus de toute la France et même d'Europe.

Une cantine pour se retrouver

Petit dernier, le projet CiNey, dont l'ouverture est prévue en octobre 2025 *(voir notre article page 17)*, comprendra dans son espace au 126/128 boulevard Ney, une cuisine partagée en collaboration avec l'Armée du Salut. Un peu plus loin, au Petit Ney (10 avenue de la porte Montmartre), qui a fêté ses 30 ans en septembre, on parle plus volontiers de « *cantine participative* ».

Ouverte à tous les habitants sur inscription et adhésion, elle propose d'élaborer, préparer et déguster un repas lors des deux séances mensuelles, les premiers mercredis et vendredis du mois. La carte est exclusivement végétarienne et les spécialités – choisies et diffusées à l'avance – sont adaptées et préparées selon cette contrainte. L'espace cuisine est plus sommaire, la salle étant aménagée pour accueillir une dizaine de cuisiniers qui travaillent à deux ou trois autour de plaques de cuisson mobiles disposées ici et là, mais les convives peuvent être plus nombreux. Une participation – libre mais obligatoire – est demandée à chacun, soit pour aménager ou préparer, cuisiner ou mettre la table, débarrasser et nettoyer. Une idée qui a déjà attiré beaucoup d'habitués de la porte Montmartre depuis le lancement en 2021 de cette cuisine participative.

Une cuisine pour se lancer

Enfin, c'est une tendance notable, la France compte autour de 500 cuisines commerciales partagées. Coûts réduits, normes d'hygiène, matériel professionnel, de petites ou grosses structures proposent en location des espaces à la demande. Dans le 18e, Les Camionneuses (11 rue des Cheminots) et Culinary Space Solutions (189 rue d'Aubervilliers chez CAP 18) illustrent bien cette tendance. Disposant d'espace de stockage, elles sont destinées à de petites structures, pour une heure ou une journée et pour des petites ou des grandes quantités. Si ces structures sont quant à elles commerciales, elles mettent également en avant l'esprit de communauté qui s'instaure entre les diverses équipes qui se croisent sur place.

Les cuisines partagées ont donc le vent en poupe, tant elles répondent au besoin d'espaces normalisés et aussi à ce besoin de se retrouver pour partager cette passion nationale autour de l'art culinaire. ● STÉPHANE BARDINET

DR x3

◀ Ateliers pâtisserie et conserverie dans les cuisines partagées de Quartier libre-4C à la Goutte d'Or.

JOP 2024

QUEL BILAN POUR LES COMMERÇANTS DE LA RUE DE LA CHAPELLE ?

Quelques jours après la fin des Jeux paralympiques, c'est l'heure d'un premier bilan pour l'activité commerçante de la rue donnant sur l'Arena. Celui-ci se veut globalement positif, mais nuancé.

Jean-Claude N'Diaye x3

◀A gauche, le café Le Celtic du 89 rue de La Chapelle. À droite, le magasin Franprix situé à quelques mètres.

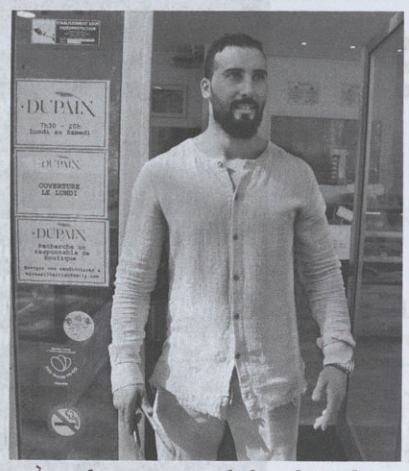
▼Ci-dessous, un des vendeurs de la boulangerie Dupain installée au 1 passage du Gué.

Mi-septembre, les flonflons de la fête olympique ont beau être éteints depuis quelques jours, il reste encore près de la porte de La Chapelle des affiches vantant l'évènement sportif de l'année. Mais au fait, si la Confédération des commerçants de France annonce que nombre de commerces, notamment dans Paris, ont enregistré une baisse d'activité de 10 % à 30 % par rapport à 2023 pendant ces Jeux olympiques et paralympiques, qu'en est-il dans le quartier de porte de La Chapelle ? La proximité de l'Arena a-t-elle été une planche de salut après des mois de gêne liée aux travaux d'aménagement de la rue de La Chapelle ?

Police et contraventions

Pour tenter de répondre à ces questions, direction d'abord au bar O'Moko, situé à mi-chemin entre porte de La Chapelle et Marx Dormoy.

« *Nous avons ouvert pendant toute la durée de la compétition et avons accueilli beaucoup de touristes venant de l'Arena mais aussi du Stade de France,* confie Brahim, le gérant, tout sourire. *C'était plein, surtout pour les Jeux olympiques et ça s'est très bien passé. Il faut dire que la police était très présente.* » Ce dernier point n'est pas anodin, car commun à tous les commerçants interrogés. En effet, la présence policière a mis entre parenthèses tous les problèmes de trafic qui empoisonnent le quartier et certains commerçants auraient bien aimé qu'elle se prolonge après les Jeux paralympiques, mais ce ne fut pas le cas…



À quelques mètres du bar de Brahim, le son de cloche est lui, totalement différent pour le restaurant japonais de Monsieur Du. Ce dernier constate que toute sa clientèle de quartier est partie cet été et qu'elle n'a pas été remplacée par les touristes des JOP. Ce patron explique également que les règles de circulation ont compliqué sa tâche puisqu'il a écopé de nombreuses amendes à 135 € pour stationnement devant son magasin. « *Il faut bien que je décharge ma marchandise* », s'exclame-t-il, passablement énervé. « *La France, ça ne va pas* », renchérit-il, s'en prenant vertement aux autorités municipales responsables de l'aménagement de cette grande artère, au point de nous annoncer qu'il compte retourner en Chine, son pays d'origine, où les affaires sont plus florissantes.

Des avis mitigés

Moins énervé mais tout aussi déçu, Saïd* – qui travaille dans une enseigne de restauration rapide – considère que les quelques arrivées de touristes n'ont pas compensé les départs massifs de Parisiens ayant fui la capitale pendant les JOP. Pour lui, « *la couverture médiatique ne correspondait pas à la réalité du terrain* ». Un constat qui semble différent plus on s'approche de la porte de La Chapelle. Là, plus logiquement, avec la proximité de l'Arena, les retours des commerçants sont plus positifs… Exemple à la boulangerie Dupain, qui fait l'angle avec l'impasse du Gué, près de Chapelle International, où on a fait le plein pendant cet été olympique. « *Il y avait des queues très longues de trente ou quarante personnes. L'ambiance était très bonne. Mais on n'avait pas le temps de discuter à cause de tout ce monde* », témoigne le vendeur. Même son de cloche ou presque au café Le Celtic, à deux pas de la porte de La Chapelle, où Eric affiche lui aussi 100 % de satisfaction. « *On ne savait pas ce que cela allait donner ces Jeux olympiques. Très souvent, au sortir des épreuves, la terrasse était pleine avec une cinquantaine de personnes environ.* », rembobine-t-il avec le sourire quand il repense à ces Américains qui sont venus déguisés en Oncle Sam.

Le mot de la fin revient à Francis, gérant du Franprix tout près de la porte de La Chapelle. « *L'activité a pas mal augmenté avec de nombreux touristes anglais et chinois, notamment. Pour faire face à cet afflux, j'ai embauché des caissières parlant anglais.* » Mais lui comme d'autres commerçants du quartier relativise la portée de ce boom commercial : « *Cela nous a permis de rattraper le retard pris en chiffre d'affaires pendant les neuf mois de travaux.* » ●

NOËL BOUTTIER

* Le prénom a été modifié.

LE 18E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com
www.18dumois.info

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

ISSN 1259-9034
Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction Dominique Andreani, Stéphane Bardinet, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Sylvie Chatelin, Noëmie Courcoux-Pégorier, Dominique Delpirou, Béatrice Dunner, William Even, Charlotte Grimont, Annie Katz, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Janine Mossuz-Lavau, Maxime Renaudet.

Photographies et illustrations Stéphanie Clément, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux.

Relecture Sylvie Chatelin, Élise Coupas, Marie-Odile Fargier, Annie Katz, Maxime Renaudet, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef Maxime Renaudet avec Annie Katz

Graphisme original Pilote Paris

Première rédactrice graphiste Isabelle Royère

Bureau de l'association Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux Noël Bouttier, Valentina Casciu, Cornélie Paul, Maxime Renaudet.

Responsable de la distribution Anne Bayley

Responsable des abonnements Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli Marika Hubert

Directrice de la publication Sylvie Chatelin

Fondateurs Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur presse numérique Promoprint, 5 rue Olof Palme, 92110 Clichy

Tous les points de vente sur www.18dumois.info

PROCHAIN NUMÉRO : PARUTION LE 2 NOVEMBRE

RETROUVEZ LE 18e DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

Jean-Claude N'Diaye

NATURE

QUI S'Y FROTTE S'Y PIQUE !

Tous piquants et portant des feuilles très découpées, les chardons, qu'ils soient membres de la famille des astéracées ou des apiacées, font le régal des butineurs et ornent les jardins tout au long de l'année.

La période estivale a été propice à l'observation des fleurs des champs, parmi lesquelles se distinguent facilement les chardons. Pourtant, de nombreuses plantes se partagent cette appellation, leur point commun étant qu'ils appartiennent généralement à la famille des astéracées, comme la marguerite, qu'ils sont le plus souvent épineux et qu'ils attirent beaucoup les insectes butineurs. Mais botaniquement, de nombreux genres se font appeler chardons, à commencer par les véritables *Carduus* que l'on trouve parfois en pied d'arbre dans les rues parisiennes ou aux Jardins d'Éole comme sur la photo. Très proche est le grand cardon, *Cynara cardunculus*, dont les délicieuses cardes sont une spécialité lyonnaise. Indésirable est le chardon des champs, Cirsium arvense, déclaré nuisible aux cultures par de nombreux arrêtés préfectoraux. Charmant est le chardon Marie, *Silybum marianum*, avec ses belles nervures argentées, que l'on installe au potager. Décoratif est le chardon boule, *Echinops ritro*, remarquable dans les massifs de plantes vivaces. Invasif dans de nombreux pays est le chardon aux ânes, *Onopordon acanthium*, aux immenses feuilles redoutables. Symbolique est le chardon d'Écosse qui représente le pays depuis des siècles, mais dont le genre est incertain. Populaire est le chardon doré ou carline, *Carlina acaulis*, qui décore les portes des fermes en montagne. Digestif est le chardon béni, *Cnicus benedictus*, cultivé dans certains pays à des fins médicinales. Rustique est le chardon Roland, *Eryngium campestre*, rencontré dans les prairies pauvres, aussi appelé panicaut. Montagnard est le chardon bleu des Alpes, *Eryngium alpinum*, splendide, rare et protégé par la loi. Ces deux dernières espèces n'appartiennent pas à la famille des astéracées mais à celle des apiacées, autrefois appelées ombellifères.

Comme vous le constatez, les chardons ne manquent pas et beaucoup d'entre eux peuvent figurer au jardin d'ornement en compagnie de leurs proches cousines les centaurées, les carthames ou les cardères. Vous obtiendrez alors un jardin certes épineux, mais décoratif en toutes saisons car nombre de ces espèces se présentent en hiver sous forme de rosette décorative. Les plantes attireront également deux bijoux ailés : la belle-dame ou *Vanessa cardui*, un beau papillon dont les chenilles se délectent de chardons, et bien sûr les chardonnerets, charmants passereaux au plumage bariolé et au chant mélodieux qui en apprécient les graines. Alors, quel chardon allez-vous adopter au jardin ? ●

JACKY LIBAUD

VOUS REPRENDREZ BIEN DES MOMOS ?

Autour des stations de métro Stalingrad et La Chapelle, une petite dizaine de restaurants tibétains proposent des momos. Le 18e du mois a testé l'un d'entre eux : Le Petit Tibet.

Le Petit Tibet a une particularité : il occupe tout à a fois les 7, 9 et 11 rue d'Aubervilliers. Le premier numéro accueille le restaurant, le second une épicerie tibétaine et le troisième, un café de dégustation dans une ambiance plus cosy, sur fauteuils cuir et tables basses. Les décorations traditionnelles – un tableau noir en hauteur sur lequel une phrase du Dalai-Lama est tracée en tibétain à la craie, le portrait obligé du célèbre moine bouddhiste, la musique à l'avenant – et les nombreux Tibétains de tous âges qui viennent se retrouver en famille ou entre ami plongent le visiteur dans une ambiance accueillante et dépaysante. Mais c'est le café avec sa baie vitrée intégrale si lumineuse et ses fauteuils cuir qui a notre faveur. Pas de panique, la cuisine est commune aux deux adresses.

Momos, tripes frites et boudins noirs

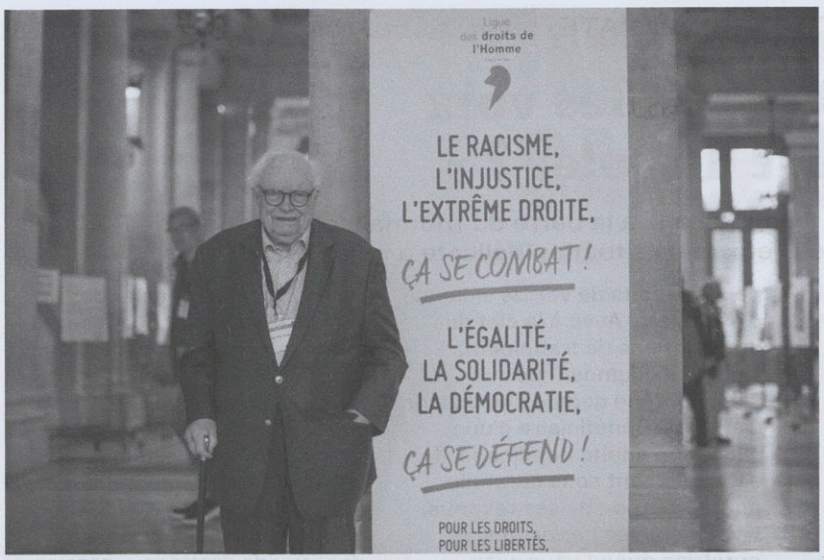
Les momos, la version tibétaine des raviolis asiatiques, sont de petites galettes fourrées repliées en boule, en croissant, en petit pâté et autres formes, et ensuite cuites à la vapeur. Celles du Petit Tibet sont à la viande ou aux légumes et on les sert cuites directement sorties de l'étuve, frites, nappées de sauce ou plongées dans un bouillon. Toutes les versions, entre 9 € à 10 €, sont délicieuses et la variété satisfera les appétits de chacun. La carte comporte également d'autres spécialités aux légumes ou d'autres moins végé comme ces tripes frites ou ces boudins noirs, assez épicés tous deux, et servis avec de la bière locale ou du thé, sans oublier les fameux tigmo, des pains tibétains cuits à la vapeur. Inutile de vous dire que nous recommandons chaudement cette adresse qui propose un véritable voyage culinaire assorti de la gentillesse de l'accueil.

Les momos de nos arrondissements voisins

Enfin, si Le Petit Tibet affiche complet et que vous n'avez pas peur d'aller chez nos voisins, vous pouvez pousser jusqu'à Momo Tibet, au 4 rue Bellot (19e), ou au Fiacre, au 23 rue Philippe de Girard (10e). Dans ce troquet parisien transformé en bar-restaurant par une charmante famille tibétaine, les momos sont également remarquables. À noter qu'on y sert aussi en accompagnement un riz grillé très original dont les grains sont d'abord cuits, puis aplatis et enfin grillés à sec. Partez à la découverte de cette cuisine venue des sommets de l'Asie, succombez à la folie momos. ●

STÉPHANE BARDINET

Le Petit Tibet, ouvert tous les jours de 12 h à 22 h, 7 rue d'Aubervilliers, métro Stalingrad.



Ebajou

HENRI LECLERC S'EN EST ALLÉ

Le samedi 31 août 2024, alors que notre numéro 329 était sorti d'imprimerie la veille, nous avons appris avec tristesse le décès d'Henri Leclerc.

Grand avocat pénaliste et fin défenseur des libertés, l'ancien président de la Ligue des droits de l'homme, Henri Leclerc, nous a quittés à l'âge de 90 ans. Triste nouvelle, d'autant que nous avions republié en mars dernier un entretien qu'il nous avait accordé il y a 30 ans tout pile et dans lequel il nous racontait l'aventure de son cabinet Ornano, créé en 1973 *(lire notre n° 324)*. S'il avait ensuite quitté le 18e pour le 6e, le natif de Saint-Sulpice-Laurière (Haute-Vienne) avait gardé un amour profond pour notre territoire : *« J'ai aimé ce quartier, vivant, ouvert. C'est un quartier où il y a des bancs sur les trottoirs et des gens assis sur les bancs, qui bavardent. Nous connaissions les commerçants, nous connaissions certains de nos voisins. Nous avions lié amitié avec une équipe de médecins d'une rue proche qui essayaient de travailler eux aussi en équipe, avec des idées voisines des nôtres. »* ●

WILLIAM EVEN

NOTRE ANNIVERSAIRE APPROCHE

Comme annoncé dans notre édition du mois précédent, ***Le 18e du mois*** **fêtera ses 30 ans d'existence le mardi 19 novembre au lycée Belliard** (135 rue Belliard), **de 18 h 30 à 21 h 30.** Cet anniversaire sera l'occasion de célébrer notre entrée dans la trentaine, de rencontrer les membres du journal, d'imaginer ensemble son futur et… de découvrir notre numéro 331 qui sera sorti quelques semaines plus tôt. Nous pouvons d'ores et déjà vous annoncer que votre journal préféré étrennera lui aussi ses habits de fête. En effet, pour marquer le coup, nous préparons actuellement un numéro spécial. Patience, vous en saurez bientôt plus.

● Pour rappel, la jauge étant limitée, **cet anniversaire est uniquement accessible sur réservation (gratuite)** par mail au 18dumois@gmail.com (merci d'indiquer un numéro de téléphone et de noter en objet – Réservation 30 ans).

LA RÉDACTION

Exercice de style

CHARLOTTE GRIMONT

Cette rubrique est librement inspirée de la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* de Georges Perec. Au lieu de la place Saint-Sulpice, différents endroits du 18e, pour saisir les gens, la vie quotidienne, les petits détails et le temps qui passe.

LA FIN D'UN ÉTÉ INDIEN À MARCADET

LE FROID NOUS A PRIS COMME UN VOYOU qui nous aurait sauté dessus au coin d'une rue : par surprise. Les terrasses de la place Clichy sont soudain devenues orphelines et les passants de la butte Montmartre ne vont plus au gré des rues. Ils relient des points, le pas rapide et précis. Les silhouettes en tissu des Blanches se contorsionnent, abandonnées au bon vouloir de l'air vicié d'une bouche de métro. Puis, d'un jour à l'autre, alors que guettait la déprime, la douceur est revenue allonger nos soirées. Le grouillement des piétons s'est fait de nouveau entendre et la rue Marcadet a repris des couleurs.

Était-ce un dernier sursaut avant la mort ou un été indien ? Nul ne peut le dire. En tout cas, à L'Alibi, on savoure des bières qui ont le goût des dernières. On ne voit dans le soir tombant que les vitrines trop éclairées des laveries où attendent les femmes, lavandières des temps modernes qui n'inspireront jamais aucun artiste. Dans une arrière-cour résonne le cri d'une femme qui demande le silence.
Il est 20 h 12 et l'éclairage public s'allume. Au fond de la rue Marcadet, le soleil, élégant et grand prince, disparaît dans un violet pastel.

AGENDA

BRADERIES

LES 4 ET 5 OCTOBRE

Maison verte
Organisée par Les amis de la Maison verte pour financer ses actions de solidarité : vêtements, livres et objets à petit prix. Vendredi 4 de 16 h 30 à 19 h, samedi 5 de 10 h à 13 h au 127 rue Marcadet.

DIMANCHE 6 OCTOBRE

Carré Versigny
Organisée par cette association dans les rues Joseph Dijon, Versigny, Sainte-Isaure et Duhesme.

SAMEDI 28 SEPTEMBRE

Plantes
Après-midi de trocs de plantes, boutures, semis et bulbes et échange d'astuces de jardinage. Toutes les plantes sont bienvenues. Bibliothèque Robert Sabatier, 14 h 30 à 17 h. Entrée libre.

DU 28 SEPTEMBRE AU 20 DÉCEMBRE

Marcello en photos
Pour les 100 ans de la naissance Marcello Mastroianni, le Louxor accueille une exposition du photo-journaliste Rodrigo Pais, mise en place par l'association Les Ateliers de CriBeau et la mairie du 10e. Jusqu'au 20 décembre, entrée libre et gratuite tous les jours de 14 h à 21 h.

DU 30 SEPTEMBRE AU 4 OCTOBRE

Semaine bleue
Ça commence par un bal swing le lundi 30 à 14 h en salle des fêtes de la mairie et se conclut le jeudi 3 oct. à 13 h par un forum sur les activités et dispositifs destinés aux seniors et aux thèmes les concernant. Entre temps, atelier, expo, spectacle… Programme détaillé sur mairie18.paris.fr

MARDI 1ER OCTOBRE

Pierrettes
Exposition photos de Véronique Drougard accompagnée d'une performance des Pierrettes dans la ville, une « fanfare chorégraphique » de seniors, en mairie.

VENDREDI 4 OCTOBRE

Morad
La Scred Connexion et une ribambelle d'artistes confirmés (La Rumeur, Sniper, Kacem Wapalek, JP Manova) lui rendent hommage à 19 h au FGO Barbara, 1 rue de Fleury.

LES SCIENCES EN PARTAGE

Dans le cadre de l'Automne de la science, plusieurs événements sont organisés par les bibliothèques municipalTurck-Chièze. Accès gratuit mais réservation recommandée.

Bibliothèque Robert Sabatier (29 rue Hermel)
Le mercredi 2 à 19 h, rencontre avec l'anthropologue Frédéric Kerck sur les épidémies virales des animaux. Vendredi 4 à 18 h 30, atelier d'écriture avec Ketty Steward, autrice de romans, entre autres fantastiques et de science-fiction.

Bibliothèque Jacqueline de Romilly (16 avenue de la porte Montmartre)
Le samedi 5, à 16 h, rencontre entre la souris Ratafia et la petite abeille Jasmine désorientée par les pesticides, spectacle de la Fi-Solo Company. Le jeudi 10, à 19 h, conférence sur le sommeil.

Bibliothèque Goutte d'Or (2-4 rue de Fleury)
Le jeudi 10, à 10 h, conférence sur le vivant dans la ville par Nicolas Gisoul. Le samedi 19, à 15 h 30, voyage dans le système solaire avec l'astrophysicienne Sylvaine Turck-Chièze. Accès gratuit mais réservation recommandée.

COMPARUTION IMMÉDIATE

« Est-ce que ce sont les voix qui vous disent de voler ? »

Un vol en récidive amène Deng, 47 ans à la barre du tribunal correctionnel de Paris. L'homme est coutumier des lieux et sa situation délicate à juger.

Deng s'avance à la barre. Le quarantenaire comparaît libre. Il a été surpris en train de voler à la Fnac de la rue de Rennes. Et ce n'était pas une première. Cette fois l'objet du délit est un drône. Que les vigiles ont récupéré au passage des portiques de sécurité. *« Que vouliez-vous faire ?»*, interroge la présidente. Figé, le prévenu ne répond pas. La présidente replonge dans la procédure. Aux policiers l'homme a expliqué qu'il voulait *« le revendre à Barbès ». « Mais pourquoi, vous n'avez pas de revenu ? »* Silence. *« J'ai l'impression que vous avez peur monsieur, on ne vous veut pas de mal »*, poursuit-elle. *« Vous êtes déjà passé vingt fois devant le juge, donc vous savez comment ça se passe. »* L'homme a même déjà été incarcéré plusieurs fois pour des faits de vol, de violence, d'outrages... Avec à la clef des interruptions de traitement. Deng est diagnostiqué schizophrène depuis une dizaine d'années. Bénéficiaire d'une allocation adulte handicapé, il est également sous curatelle pour la gestion de ses revenus. *« Vous pouvez parler avec la curatrice quand vous avez des problèmes d'argent ? »* Un nouveau silence répond à la présidente. *« Monsieur il faut qu'on comprenne ce qui vous est passé par la tête, pourquoi vous volez ? Est-ce que ce sont les voix qui vous disent de voler ? »* L'expert psychiatre sollicité a conclu à l'absence d'abolition ou d'altération du discernement. Contre les constats du juge de l'application des peines et de la curatrice. L'enquêteur social rapporte aussi une grande détresse lors de l'entretien, décrit un homme perturbé par des voix qu'il entend et des repères temporels flous. L'homme finit par répondre : *« Non... C'était pour manger. Parfois je n'ai pas assez d'argent pour me faire à manger. »* La présidente se tourne vers la curatrice. *« Il arrive que monsieur utilise tout son argent pour acheter des jeux de grattage »*, précise celle-ci. Et l'homme ne prendrait pas régulièrement son traitement. Le procureur considère les explications de Deng peu convaincantes tout en reconnaissant la difficulté posée par son état de santé. Il requiert dix mois de prison avec sursis. Le tribunal ramène la peine à six mois avec sursis probatoire renforcé et interdiction de paraître dans le magasin Fnac du 6e arrondissement. ●

SANDRA MIGNOT

* Le prénom a été modifié.

Bénéficiez de 10% de réduction*
Institut Privé CAMPUS LANGUES
CAMPUS LANGUES
vous propose TOUT AU LONG DE L'ANNÉE :
· Cours d'anglais intensifs en présentiel
· Coachings d'anglais général ou professionnel à distance
· Préparation aux tests et examens linguistiques
· Cours de français (FLE)
· Activités culturelles
· Ateliers thématiques

Institut Privé CAMPUS LANGUES
Tel : 01 40 05 92 42 ou 06 63 04 60 69
info@campuslangues.com
www.campuslangues.com
*sur présentation de l'annonce du journal.

Aux portes du 18e, un imprimeur près de chez vous !
promoprint imprimerie offset et numérique
imprimerie baron & fils
IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR / BLANC - KAKEMONO
IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc...
IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossier de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc...

PROMOPRINT imprimerie offset & numérique
5, rue Olof Palme, 92110 Clichy • Tél. 01 53 41 62 00
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

IMMERSION EN SALLE DE CONSO

Pendant un an et demi, l'illustrateur Mat Let a fréquenté la salle de consommation à moindre risque de l'hôpital Lariboisière. Une expérience qu'il raconte dans une bande dessinée instructive.

Autoportrait

* Les salles de consommation à moindre risque (SCMR) ont été renommées « haltes soins addictions » (HSA) en 2022, sans impact aucun sur leurs missions. Nous garderons le nom d'origine dans le livre.

Quatre ans après avoir autoédité sa première BD, *28m2 – Carnet de confinement*, ou la chronique de son vécu de la pandémie dans son petit appartement du 18e arrondissement, Mat Let est de retour. Illustrateur et facilitateur graphique* pour des institutions et des ONG, cet autodidacte livre cette fois-ci une immersion dans la salle de consommation de l'hôpital Lariboisière (10e). Une idée originale initiée par Ernst Wisse, employé au pôle réduction des risques en matière d'usage de drogues de Médecins du monde. « *En voyant mon travail de carnet de voyages et de reportages graphiques, il a trouvé que ce serait intéressant que je vienne dessiner à la salle,* explique Mat Let. *Il trouvait que la photo et la vidéo étaient parfois trop invasives et que ça produisait des images peu attirantes pour le grand public.* ». Entre 2021 et 2022, pendant un an et demi, l'illustrateur se rend alors à la salle à raison d'une demi-journée par semaine. Pas celle où on fait du sport, mais celle où on consomme des produits.

À moindres risques

Depuis son ouverture en octobre 2016, cette salle de consommation à moindre risque a fait beaucoup parler d'elle. Rarement de manière positive, contrairement au documentaire plein d'humanité de Cécile Dumas et Edie Laconi, *Ici je vais pas mourir* (2019).

Narrée à la première personne, la BD de Mat Let s'inscrit dans la même veine, même s'il raconte son expérience à la première personne. « *Quand on vit dans le 18e, on croise des usagers de drogue, mais on ne sait pas toujours comment se comporter quand on n'y connaît rien. C'est aussi ce qui est intéressant dans la démarche de cette BD : comprendre tous les aspects du quartier, tous les gens qui y vivent et ne pas essayer de les invisibiliser.* » Pour ça, et pour se faire son propre avis, Mat Let s'efforce en amont de ne pas trop se renseigner sur le sujet. Équipé de son carnet, il s'entretient avec une multitude de personnes (usagers, travailleurs sociaux, bénévoles), que ce soit à la salle ou en dehors, assiste à des réunions et à des rendez-vous avec l'assistante sociale.

En résulte une BD inédite qui permet de mieux comprendre le fonctionnement d'une salle de consommation. Et qui tord le cou aux préjugés entourant ceux qui la fréquentent. « *Le terme de salle de shoot, utilisé par les opposants, est en fait très réducteur. Car en effet, on peut se shooter dans une salle de conso, mais il y a beaucoup d'autres choses autour, notamment tout l'aspect social avec l'accès aux droits et aux soins,* explique celui qui vit aujourd'hui à La Rochelle. *Ce qui m'a le plus frappé et ce qu'on a peut-être du mal à comprendre, c'est la précarité. Les gens qui vont à la salle de conso sont essentiellement des personnes qui vivent à la rue. Et finalement, les plus gros dégâts pour leur santé physique et mentale viennent de là. C'est grâce à la lutte contre la précarité qu'on peut inciter les gens à sortir de la consommation, pas l'inverse.* »

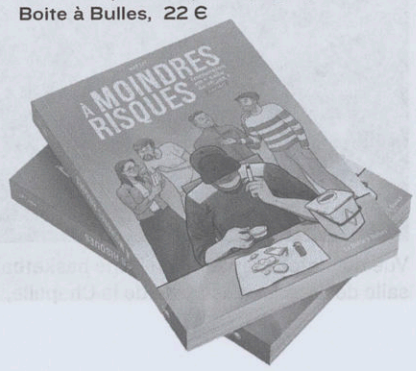
Pousser la pédale du réalisme

Colorisé par Fachri Maulana, l'ouvrage de Mat Let, *À moindres risques : immersion en «salle de shoot»*, se veut semi-réaliste : « *Je ne voulais pas dessiner un truc cartoon car ça aurait un peu trop occulté la réalité du sujet. Je voulais qu'on sente le quartier dans ses aspects imparfaits et qu'on se retrouve dans l'atmosphère de Barbès. D'un côté, la BD rend le sujet plus sympa visuellement, mais de temps en temps je pousse un peu la pédale du réalisme pour rappeler que ce sont de vrais gens, de vraies vies et parfois de vraies souffrances.* »

Publiée le 21 août dernier aux éditions La Boîte à bulles, cette BD de 192 pages a été donnée au staff de la salle et à l'ensemble des usagers qui apparaissent dedans. « *J'ai déjà eu beaucoup de retours de la part des employés,* raconte l'illustrateur. *Ils sont très contents car pour eux, c'est hyper difficile d'expliquer leur métier à leurs proches.* » ● MAXIME RENAUDET

*En tant que facilitateur graphique, Mat Let se rend dans des conférences et des séminaires pour réaliser en direct des comptes-rendus illustrés.

À moindres risques : immersion en "salle de shoot", de Mat Let, Fachri Maulana (coloriste), 192 pages, Boite à Bulles, 22 €



SAMEDI 5 OCTOBRE

Le quartier s'en mêle
Découvrez le second projet organisé par les habitants du quartier. Au programme : buvette, jeux, visite des jardins (16 h), fanfare, buffet offert, scène ouverte et jam (19 h). Au Shakirail, 72 rue Riquet, de 16 h à 22 h.

LES 5 ET 6 OCTOBRE

Coquin
Le Marché de l'illustration impertinente revient au Hasard ludique, sur le thème : réinventer la sexualité à l'ère du numérique, sans oublier la tendresse et le consentement au travers d'ateliers, projections, etc. De 12 h à 2 h du matin le 5, de 11 h 30 à minuit le 6, 128 avenue de Saint-Ouen. Interdit aux moins de 18 ans.

DIMANCHE 6 OCTOBRE

Charlot
Trois de ses films en ciné-concert avec Axel Nouveau au piano. Petit déjeuner offert à 10 h 30, séance à 11 h, au Louxor, 170 boulevard Magenta.

MARDI 8 OCTOBRE

Imagine !
Rencontre avec Vincent Gerber autour de son essai L'imaginaire au pouvoir : science fiction, politique et utopie à la bibliothèque Robert Sabatier, 29 rue Hermel.

MERCREDI 9 OCTOBRE

Square enchanté
Pour les plus de 6 ans et leurs familles, création en plein air – poésie, collage, dessin, street art – de 14h à 16 h 30 au square des Deux Nethes, 24 avenue de Clichy. D'autres événements sur le site lavilladescreateurs.com.

DU 11 AU 20 OCTOBRE

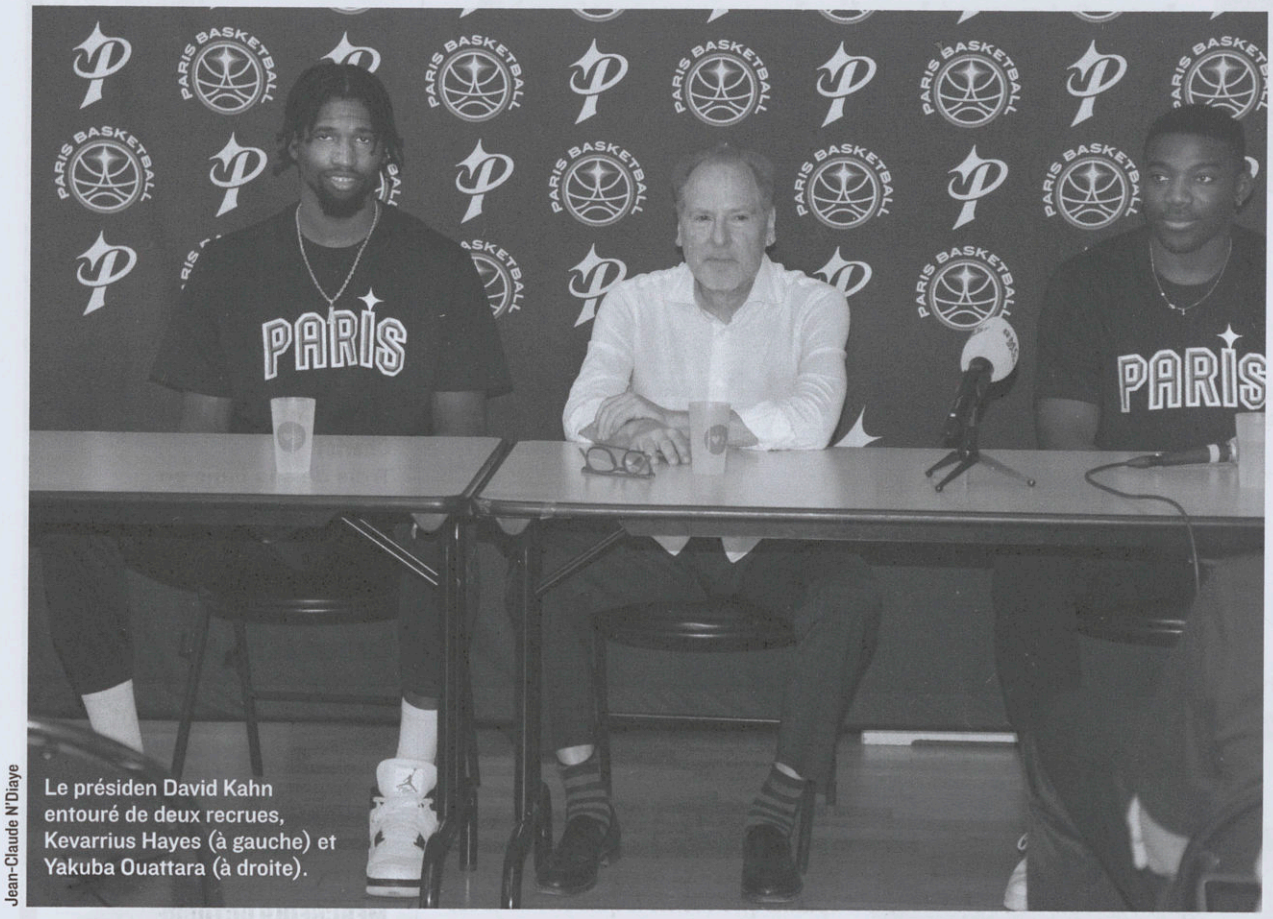
Abandonner
Sur ce thème incluant la mort, le deuil, le détachement, Laure Vardal, une artiste du 18e, expose ses œuvres (céramiques, portraits, pastels...) à l'atelier-galerie Plast, 88-92 rue Philippe de Girard, du mercredi au dimanche entre 14 h et 19 h.

SAMEDI 12 OCTOBRE

Alice Milliat
Projection du documentaire *Les incorrectes* sur Alice Milliat et son combat pour que les femmes fassent du sport. À la bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la porte Montmartre à 16 h, inscription : 01 42 55 60 20.

LA RENTRÉE DES CLASSES DU PARIS BASKETBALL

Vice-champion de France en titre, le Paris basketball entame sa première saison complète au sein de l'Arena porte de La Chapelle. En s'implantant dans le 18e, le club souhaite continuer à se développer.



Le présiden David Kahn entouré de deux recrues, Kevarrius Hayes (à gauche) et Yakuba Ouattara (à droite).

Jean-Claude N'Diaye

Alors que le club a dévoilé quelques jours plus tôt son nouveau logo et ses nouveaux maillots au premier étage de la Tour Eiffel, changement de décor le jeudi 19 septembre. David Kahn est cette fois-ci attendu dans le salon antichambre de la salle des fêtes de la mairie du 18e. Devant un kakemono géant qui cache à peine l'énorme toile peinte par Maurice Utrillo, le président et co-propriétaire du Paris basketball commence par un « *Bienvenue dans le 18e* », avant d'enchaîner en anglais.

Ce jour-là, l'Américain de 63 ans est venu présenter à la presse les nouvelles recrues et redire les ambitions sportives de son club, vice-champion de France l'an dernier et vainqueur de l'Eurocoupe dans le 18e. Une saison 2023/2024 de rêve qui a donné le droit au nouveau résident de l'Arena de participer cette année à l'Euroleague (la compétition de clubs la plus convoitée du continent). « *Le club continue de grandir à vitesse grand V,* confie en aparté le directeur sportif du club, Amara Sy. *On est complètement dans les temps par rapport à nos prévisions et même en avance, c'est de bon augure.* »

Créé en 2018 grâce au rachat des droits sportifs du club de Hyères-Toulon, alors relégué en Pro B (soit le deuxième échelon national), le Paris basketball a connu une ascension fulgurante, au point de devenir LE nouveau club de basket de la capitale.

Des places à moins de 25 euros

Subventionnée à hauteur de 450 000 € par an par la Ville de Paris, le joujou d'Eric Schwartz (propriétaire principal) et David Kahn est le seul club résident de l'Arena de la porte de La Chapelle qui appartient à la Ville de Paris et qui est exploitée par Paris Entertainment Company. Cette salle, les joueurs l'ont inaugurée en grande pompe le 11 février de cette année et vont y évoluer toute la saison, en Pro A comme en Euroleague. Ce déménagement va permettre au club d'attirer un nouveau public et de booster ses recettes en billetterie, puisqu'il va passer d'une capacité commerciale de 3 900 places à la Halle Carpentier (13e) à 8 000 places à l'Arena.

Chris93, CC BY 4.0, via Wikimedia Commons

Vue du match inaugural du Paris basketball contre Saint-Quentin, dans sa nouvelle salle de l'Arena de la Porte de la Chapelle, le 11 février 2024.

Pour avoir sa place en tribune, il ne sera pas nécessaire de débourser une somme folle puisque le club assure que 65 % de sa billetterie propose des places à moins de 25 €. Pour un abonnement à la saison (32 matchs), il faudra payer au minimum 340 €. Pour un match d'Euroleague ou de Proa A, comptez entre 16 € et 85 €, tandis qu'un pack de deux matchs est disponible à partir de 13 €. Des prix relativement abordables pour l'instant et qui, on l'espère, le resteront, même si la billetterie constitue une part importante des revenus totaux du club.

Outre le fait qu'il va vivre sa première saison complète à porte de La Chapelle, le Paris basketball va connaître un certain nombre de nouveautés afin de continuer à assouvir son désir d'ambition. Assortie d'un nouveau logo à l'effigie de la ville lumière, l'identité visuelle du club a été retravaillée par YARD, à la fois agence de communication, média et producteur d'événements résolument tournés vers les cultures urbaines. Une stratégie marketing qui n'est pas sans rappeler celle du Red Star et qui a pour but, entre autres, d'attirer des annonceurs désireux de s'adresser à un jeune public.

Les femmes et les enfant d'abord

En parallèle, un projet qui était dans les tuyaux depuis plus de deux ans a vu le jour : la création d'une section féminine. Composée d'une partie des joueuses de l'équipe féminine du ministère des Finances, elle débutera au niveau amateur (Nationale 2) mais ambitionne d'atteindre au plus vite le monde professionnel. Enfin, ce n'est pas fini, car la restructuration du centre de formation, amorcée il y a quelques années, continue d'avancer. Cette saison, pour la première fois dans l'histoire du club, les équipes jeunes feront leur rentrée sur une annexe de l'Arena, juste en face des logements qui leur sont dédiés, offrant ainsi un cadre plus adapté à la formation de futurs basketteurs professionnels. « *On a comme objectif de faire éclore un talent issu de l'arrondissement ou de Paris,* confie Amara Sy (*voir notre portrait ci-contre*). *Mais ça va arriver, ce n'est qu'une question de temps. On travaille dessus.* » ●

MAXIME RENAUDET

L'AMIRAL AMARA, DE PIGALLE À L'ARENA

Après avoir achevé sa carrière au Paris basketball, Amara Sy en est devenu le directeur sportif. Un rôle qui sied parfaitement à l'ancien gamin turbulent de Pigalle.

C'était écrit et prévu. Pourtant, au printemps 2022, alors qu'Amara Sy s'apprête à prendre sa retraite sportive après 23 ans sur les parquets, la future Arena de la porte de La Chapelle n'est pas prête pour accueillir l'un des derniers matchs de sa carrière. « *J'aurais aimé boucler la boucle dans le 18e, où j'ai grandi,* expose celui qu'on surnomme L'Amiral. *Mais ça n'enlève rien au fait que ce soit énorme d'être entré dans l'Arena avant les Jeux olympiques et d'y avoir gagné dix jours plus tard le premier trophée de l'histoire du club.* » Que ce soit sur le terrain, en short et en baskets, ou sur le côté, en costume et en chemise, ça ne change pas grand chose pour lui : « *l'objectif a été atteint.* »

Le petit prince de Pigalle

Né à l'hôpital Lariboisière à la fin de l'été 1981, Amara Sy a vécu jusqu'à ses 7 ans rue André-Antoine, dans un appartement d'à peine 20m2, aux côtés de ses quatre frères et sœurs, et de ses parents. Gouailleur et tchatcheur, l'aîné de la fratrie passe sa vie dehors, la place des Abbesses et le square Burq étant ses terrains de jeu préférés. À l'époque, il ne laisse déjà personne indifférent. « *On m'appelait* " Petit voyou", *mais dans le bon sens du terme,* rembobine ce colosse de 202 cm. *Pour les habitants, les commerçants, les prostituées ou la police, j'étais la mascotte du quartier. J'étais un peu turbulent donc les gens me remarquaient, mais ils étaient bienveillants avec moi : j'étais accueilli chez tout le monde, je ne payais rien et on m'offrait tout.* »

Une vie de petit prince de la ville qu'il se remémore avec innocence, sans pour autant occulter le quotidien de sa famille. « *Je garde un excellent souvenir de mon enfance à Pigalle, mais si tu demandes à mes parents, je ne suis pas sûr qu'ils te répondront la même chose,* concède celui qui est devenu à son tour papa. *On voulait juste jouer, on n'avait pas conscience de notre situation qui était extrêmement grave.* » Grave au point qu'en 1988, alors qu'il est âgé de 7 ans, ses parents se font expulser. Direction un hôtel de la rue Lepic, aujourd'hui transformé en établissement cinq étoiles. Ils y resteront deux ans, jusqu'à leur départ pour Cergy, qui marque un tournant dans l'histoire de la famille.

Proposition (culottée) acceptée

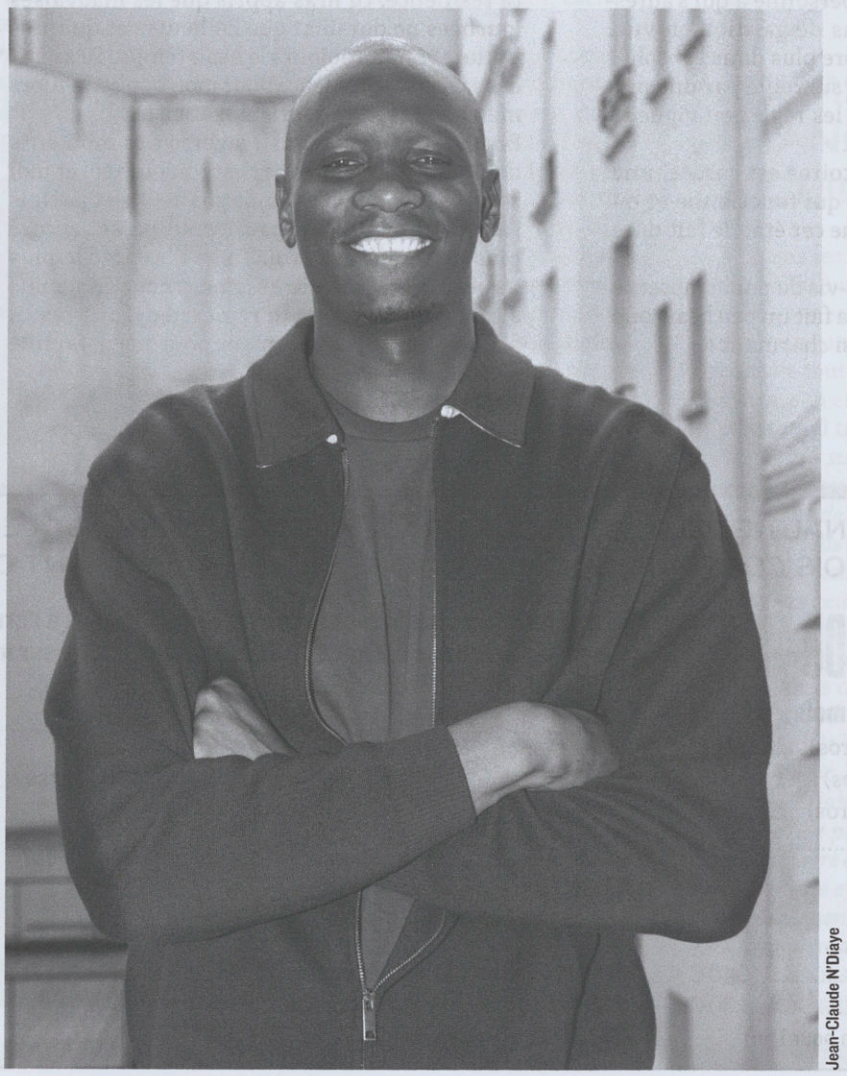
Le soir de leur déménagement dans le Val-d'Oise, Amara et ses frères voient un jeune voisin faisant rebondir une grosse balle orange contre le sol. C'est la première fois de sa vie qu'il découvre le basket, lui qui se rêvait footballeur. Pourtant, ballon en main, Amara est talentueux. À tel point qu'il intègre l'équipe première de Cergy, avant de signer à Rueil puis à l'ASVEL Lyon-Villeurbanne, avec qui il sera sacré champion de France de Pro A en 2002 et 2009. En 2015, après une carrière prestigieuse, l'international malien file à Monaco, où il pensera finir sa carrière. Mais c'était sans compter sur l'appel du pied du Paris basketball à l'été 2019. « *L'opportunité de représenter un club parisien est arrivée au moment où je l'attendais le moins : à la fin de ma carrière, alors que j'étais capitaine de Monaco, le meilleur club de France.* » La proposition est culottée, d'autant que le Paris basketball évolue alors en Pro B. Mais convaincu par le discours du président, par l'énorme potentiel du club et par la reconversion qui lui est promise, L'Amiral accepte le deal et revient dans sa ville natale, où il terminera sa carrière en 2022.

« Je garde un excellent souvenir de mon enfance à Pigalle, mais si tu demandes à mes parents, je ne suis pas sûr qu'ils te répondront la même chose. »

Deux ans plus tard, l'ancien ailier a beau être à la retraite, il ne s'est pas arrêté de courir. Ambassadeur du club parisien, où son frère cadet Bandja évolue depuis un an, il en est surtout le directeur sportif.

Ses missions ? Participer au recrutement, restructurer le centre de formation, faire le lien entre les staffs sportifs et administratif, mettre en relation les joueurs et le staff médical, mais aussi aider les joueurs qui ont du mal à s'intégrer. Beaucoup de gestion humaine, en somme, pour cet homme heureux de retrouver quasi quotidiennement l'arrondissement de son enfance. ●

MAXIME RENAUDET



Jean-Claude N'Diaye

Compost!
Spectacle en anagrammes et jeux de mots sur ce thème par le comédien Hounhouénou Joël Lokossou à la bibliothèque de la Goutte d'Or, 2-4 rue de Fleury à 16 h, inscription au 01 53 09 26 10.

Anti!
Déambulation antiraciste, anticolonialiste, antihomophobie organisée par des collectifs du 18e. Départ à 16 h du métro Barbès angle rue Caplat jusqu'au Poulpe, 4B rue d'Oran, où est prévue à 19 h 30 une soirée festive avec la DJ La Louuve

MERCREDI 16 OCTOBRE

Façon de voir
Pour faire un pas de côté et mieux comprendre le monde d'aujourd'hui, conversation transformative avec Olivier Haman, journaliste, scientifique interdisciplinaire et chercheur à l'Institut national de la recherche agronomique. À la Maison de la conversation, 12, rue Maurice Grimaud, de 19 h 30 à 22 h 30.

VENDREDI 18 OCTOBRE

Éditrices
Soirée discussion avec deux éditrices, Mathilde Chèvre (Le port a jauni) et Anne Leloup (Esperluète) sur le thème « L'édition comme terrain de jeu ». À 19 h à La Régulière, 43 rue Myrha.

SAMEDI 19 OCTOBRE

Halle Pajol
Dans le cadre des Journées nationales de l'architecture, l'Association pour le suivi de l'aménagement Paris Nord-Est organise à 10 h une visite de la Halle Pajol pour découvrir la transformation de cet ancien lieu industriel en un lieu ouvert sur la ville. Gratuit sur inscription via asa.pne18@laposte.net

JEUDI 24 OCTOBRE

Soirée écolo
Avec deux films d'Anna Marchlewska, *Super Nova* et *Another World*, suivis d'une performance des DJ Patrick Dada et Folken. De 19 h à 21 h à la Villa des Créateurs, 24 avenue de Clichy.

DU 25 AU 27 OCTOBRE

La soupape ailée
L'exposition des œuvres des enfants des ateliers de La Soupape ailée à Bobo Dioulasso (Burkina Faso) aura lieu vendredi de 18 h à 21h 30 et les samedi et dimanche de 14 h à 20 h. Au Secours Populaire Français, 6 Passage Ramey.

COURRIER DES LECTEURS

CELA FAIT UN PEU BEAUCOUP POUR UN SEUL SQUARE

Bonjour,
Le précieux agenda du *18e du Mois* de septembre annonçait « *Salsa et bachata pour toute la famille – concert et initiation* » au square Carpeaux le mercredi 11 septembre de 15 h à 18 h. Nous sommes arrivés vers 15 h 30 avec deux de nos petites-filles pour profiter de ce sympathique programme, mais pas la moindre trace d'un concert ou d'une initiation à ces danses.
Nous consultons l'affiche des événements qui est apposée sur le kiosque à musique, elle comporte pourtant bel et bien la mention de ce qu'annonçait notre cher mensuel, mais aucune indication d'annulation.
Et comme je l'ai déjà constaté pour ce square, où il m'est assez souvent arrivé de me rendre, personne à qui s'adresser, le local existant est fermé, pas de gardien en vue. Dommage pour l'occasion mais encore plus dans l'absolu : chaque square ne devrait-il pas être surveillé par une personne en mesure de faire prévaloir les règles en vigueur, d'être appelé en cas d'incident, etc...
Autre chose : l'une des deux balançoires est cassée, une maman se trouvant auprès de celle qui fonctionne et où patientent les enfants m'a précisé que cet état de fait dure depuis environ un an.
Faisons l'addition : désinvolture vis-à-vis du public, absence de gardien et matériel non réparé, cela fait un peu beaucoup pour un seul square, au demeurant si charmant !
Bien sincèrement, ●

HENRI FABRE-LUCE

VOTRE KIOSQUIER (PRÉFÉRÉ) FÊTE SON ANNIVERSAIRE !

Si vous me lisez, c'est que vous faites sans doute partie de ce quartier et, mieux encore, que vous connaissez le kiosque de la place Jules Joffrin, juste en face de la mairie. Mais si, vous savez, ce kiosquier avec ses beaux yeux bleus et sa casquette pour cacher ses cheveux en bataille quand il n'a pas eu le temps d'aller chez le coiffeur. En tout cas, lui se reconnaîtra. Pour vous, c'est votre commerçant et pour moi, le meilleur des papas de l'univers. Et au mois d'octobre, c'est son anniversaire. Je tairai son âge pour garder un peu de mystère, mais disons qu'il a pris une décennie supplémentaire. Maintenant que nous savons tous de qui nous parlons et qu'il s'est sûrement reconnu, passons aux choses sérieuses...

« Cher Papa, je te souhaite un merveilleux anniversaire ».

Je sais que le temps passe vite et que je ne te vois pas toujours vieillir, mais il paraît que tu es comme le vin... encore plus beau avec les années. D'ailleurs elles défilent et je sais que tu t'en rends compte chaque fois que l'on te demande de sélectionner ton année de naissance dans les formulaires en ligne. Mais dans le fond, tu sais ce qu'on dit : « *les rides devraient simplement être l'empreinte des sourires* ». Et dans notre cas, on peut davantage parler de fous rires.
Tous ces précieux conseils, ta force et ta bienveillance m'ont conduite jusqu'ici. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir un meilleur ami comme toi. Tu as su m'aiguiller dans la joie et parfois dans ma tristesse. Avec ton courage et ta résilience, tu m'as appris que les mauvaises journées ne duraient que 24 heures et qu'après la pluie venait toujours le beau temps. Tu as fait des sacrifices en silence pour mon bonheur. Alors merci d'être mon soutien de tous les jours.
Ensemble, nous avons traversé des moments douloureux et pourtant c'est toujours toi et moi contre le monde. Le temps passe vite et parfois j'aimerais mettre sur pause pour passer encore plus de temps avec toi. Tu es l'homme le plus important de ma vie et je ne trouverai jamais assez de mots pour te remercier. Ton travail acharné et ton dévouement pour notre famille ne sont jamais passés inaperçus. ●

MAÏRA DURAND

PETITE ANNONCE

TAI CHI CHUAN
Art du mouvement, gestes lents et souples. Discipline basée sur le relâchement et la concentration, permettant d'acquérir équilibre et confiance en soi.
Cours pour débutants

Lieu
rue Marcadet
Jour et horaires : mardi 12 h à 13 h et 18 h 15 à 19 h 15

Contact
Hélène Ferrand
06 75 31 60 67
@ helene.ironde@wanadoo.fr

Erratum

Trois erreurs se sont glissées dans notre article sur la généalogie du **38 rue Ramey**, publié dans notre n°329. En effet, la résidence comporte 130 appartements (et non 30), le peintre qui y habitait s'appelle Edmond Heuzé (et non Édouard), et surtout : l'homme à l'origine de ces recherches se nomme Guillaume CHRISTOPHE-HUART. Toutes nos excuses.

CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRÂCE À SES LECTEURS ET LECTRICES.
POUR QUE LE 18E DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS EN VOUS ABONNANT OU EN FAISANT UN DON.

ABONNEZ-VOUS AU 18E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18e du mois
- ○ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : ..... 18€
- ○ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : ..... 31€
- ○ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..... 59€
- ○ Abonnement d'un an à l'étranger : ..... 40€

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois
- ○ J'adhère pour 1 an : ..... 20€
- ○ J'adhère pour 2 ans : ..... 40€
- ○ Je soutiens l'association : ..... 80€ (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris ou en ligne sur notre site internet.

Nom : .....

Pénom : ..... **Adresse :** .....

.....

E-mail : .....

SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE FACTURE, VEUILLEZ COCHER LA CASE CI-APRÈS : ○

Adresse : Les Amis du 18e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris
E-mail : 18dumois@gmail.com
Site : http://18dumois.info

Pour ses 30 ans, *Le 18e du mois* ressort une archive issue de ses dix premiers numéros. Ce mois-ci, retour sur le lien tenace entre les écrivains et notre arrondissement, dont Michel Tournier, Francis Carco et Henri Miller.

LES ÉCRIVAINS ET LE 18E

Notre 18e est terre fertile en écrivains : beaucoup ont choisi d'y vivre et d'y écrire.

Un des premiers à gravir les pentes de la Butte (ou du moins à le raconter dans ses écrits) fut Gérard de Nerval. Le clair et inconsolé auteur *des Filles du feu* et de *Sylvie* promena ses émerveillements et sa mélancolie en 1848 entre la fontaine de l'Abreuvoir et le château des Brouillards et pensa même acheter une vigne dans ce village champêtre. Verlaine habita rue Nicolet avec sa jeune épouse, mais il installa au domicile conjugal un Rimbaud de 18 ans et s'en fut fini, tandis que Courteline vécut un temps rue d'Orchampt. Louis-Ferdinand Céline aussi voyagea au bout de Montmartre. Marcel Aymé s'y installa, y trouvant son inspiration. Jacques Prévert vécut ses vingt dernières années cité Véron, derrière les ailes du Moulin-Rouge. Robert Sabatier et Joseph Joffo (*Un sac de billes*) y passèrent leur enfance dans les années 30. Actuellement, Louis Nucéra, Patrick Cauvin, Franck Martin y habitent. ●

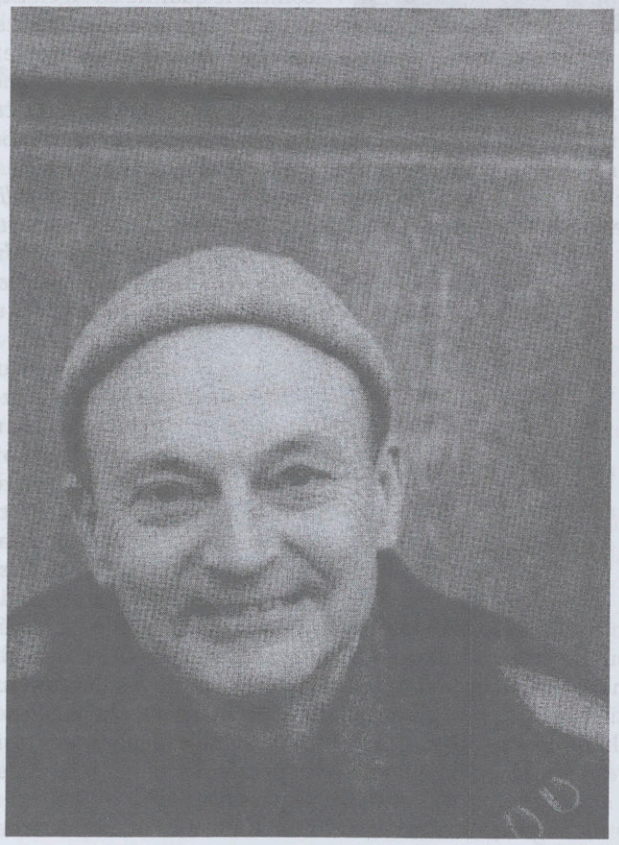
ARTICLE ISSU DU NUMÉRO 7, MAI 1995

LES GOUTTES D'OR DE MICHEL TOURNIER

Dix ans plus tard, Michel se souvient du quartier de la Goutte d'Or qu'il a restitué dans son roman.

Je n'ai rien inventé. Lorsque je me documentais pour l'écriture de *La Goutte d'or* je cherchais un hôtel dans le quartier, même simple. Je n'en ai pas trouvé et je l'ai regretté. Mais j'ai participé à des rondes de police de 10 heures du soir à 6 heures du matin, caché à l'arrière d'une voiture. C'était terrible, une expérience très dure.

Certains détails, dans mon livre, sont complètement authentiques. Par exemple, l'appartement de mon personnage Milan, que tout le monde a reconnu comme étant le photographe Bernard Faucon, est décrit exactement tel qu'il existait. Je donnais même son adresse, rue de la Goutte d'Or. Depuis il a été expulsé et relogé dans un autre quartier. Quand je lui ai fait lire ce passage, il m'a dit : « *Tu me fais prendre pour un fou, tu ne peux pas citer mon nom* », et je lui ai répondu « *Mais tu es fou !* » et je l'ai appelé Milan dans le roman.



DR

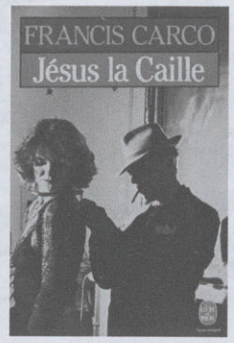
J'étais aussi allé voir une école rue Richomme dans laquelle il n'y avait que des enfants de travailleurs immigrés. Quand j'écrivais *La Goutte d'or*, le quartier était 100% arabe. Maintenant, il y a des Sénégalais, des Ghanéens... J'étais épouvanté de l'état de vétusté des appartements.

Le foyer Sonacotra de la rue Myrha, lui, n'a pas existé. Je me suis plutôt inspiré des foyers de banlieue que je visitais avec un ami cinéaste tunisien qui passait des films marocains dans les foyers marocains, tunisiens, etc...

(...) Et puis, la Goutte d'Or, c'est aussi le vin blanc que l'on récoltait au début du siècle dernier dans ce quartier. D'ailleurs *L'Assommoir* de Zola, roman sur l'alcoolisme, se situe aussi rue de la Goutte d'Or.

JÉSUS LA CAILLE

Entre Pigalle et Blanche, entre les bars de la rue Lepic et la salle du Moulin Rouge, au début du siècle, rôdaient filles et macs et quelques-uns de ces androgynes ambigus, les « *jésus* ». Dans *Jésus la Caille*, son roman le plus célèbre écrit en 1914, Francis Carco (1886-1958) raconte les amours tragiques de la belle Fernande déchirée entre deux hommes, des vrais, Pépé la Vache et le Corse, et le gigolo de coeur « *joli comme une fille* », Jésus la Caille.



« *Le boulevard de Clichy plaquait, sur un ciel bas d'octobre dont les nuages crevaient, ses rangées d'arbres. Des flaques d'eau brillaient et, sur l'étroit trottoir du milieu, se hâtaient des passants tardifs. Contre les devantures fermées battait un triste flot d'ombres éveillées et méfiantes. Deux agents surveillaient les filles qui tournaient... Parfois, à la lueur d'un bec de gaz, elles apparaissaient avec de si tragiques visages qu'on eût dit des mortes soulevées par le vent. Et, très loin, au fond de ce long boulevard, la place Blanche étageait ses lumières.* »

JOURS TRANQUILLES À CLICHY

Dans les années 30 Henry Miller (1891-1980) menait des « *Jours tranquilles à Clichy* », c'est-à-dire place Clichy. Le grand écrivain américain, qui ne pensait qu'à ça, passait tout le temps à l'acte et le décrivait avec une verdeur obscène faisant rougir la censure. Il tenait ses assises au café Wepler.

« *Je m'y suis assis, à la terrasse et à l'intérieur, par tous les temps et à toutes les heures du jour et de la nuit. C'était pour moi un livre ouvert, tous les visages – des garçons, des gérants, des caissières, des putains, de la clientèle et même ceux des dames des lavabos – sont gravés dans ma mémoire comme les images d'un livre que j'aurais feuilleté tous les jours* », dit-il dans ce récit (écrit en 1940).

Parfois, il marchait jusqu'à Montmartre, en quête de bonnes fortunes : « *Montmartre est indolent, paresseux, indifférent, un peu négligé et délabré, plus séduisant qu'ensorcelant, ne scintille pas mais couve un charbon ardent. Montmartre est usé, flétri, ouvertement vicieux, mercenaire et vulgaire. (...) Il y a de petits bistrots fréquentés exclusivement par les putains, les maquereaux, les joueurs et la pègre, et qui, même si vous passez outre mille fois, finissent par vous happer et vous avoir.* »

DES DÉS CALÉS AU DÉTOUR, ITINÉRAIRE D'UNE HISTOIRE DE TROQUETS

En lançant un bistrot de quartier qui faisait la part belle aux jeux de société, Ludovic Chapelin n'imaginait sans doute pas qu'il serait, quelques années plus tard, à la tête d'un petit empire. Mais attention, aux Dés Calés ou au DéTour, clients et salariés sont bichonnés.

Thierry Nectoux

◀Ludovic Chapelin devant les piles de jeux de son premier bistrot.

Quand l'aventure commence en 2015, Ludovic Chapelin, aujourd'hui gérant de trois bars-restaurants, a déjà acquis plusieurs expériences plus ou moins heureuses dans la restauration. Plongeur, équipier chez McDo, préparateur de petits-déjeuners au Sofitel, traiteur, gestionnaire d'un bar nutritionnel dans une salle de sport et même charcutier. Il a surtout fait ses classes à La Bonne Heure, un restaurant du 17e où il a *« appris le vin et le service à table »*. Et puis, ce qui le taraude, c'est une irrésistible envie d'ouvrir son propre bistrot de quartier. Il trouve la bonne occasion aux Épinettes dans le 17e. Si les banques se font tirer l'oreille pour un crédit, l'héritage inattendu d'un grand-père le tire d'affaire. Un mois de travaux et hop : le premier Dés Calés ouvre ses portes au 181 rue Legendre. L'histoire peut commencer.

Une équipe aux petits oignons

À son ouverture, le bistrot propose quelques plats basiques mais surtout, il met à disposition une multitude de jeux de société savamment sélectionnés par celui qu'on surnomme Ludo, fan absolu du genre. Puis peu à peu, un menu et une cuisine de qualité font leur apparition. L'air du temps étant aussi au développement de nouvelles façons de concevoir le métier, le tout nouveau gérant est d'emblée soucieux du bien être de ses salariés. Si au début la famille a été mise à contribution, le but est, en fait, de construire *« une équipe avec des gens qui ne sont pas forcément du métier »*. La moitié a été formée sur place. Certains plongeurs sont devenus chefs, comme Mamadou ou Salim. Les serveurs sont des artistes, des étudiants. Reflet de notre époque, où certains souhaitent des emplois ayant plus de sens, Ludovic privilégie le savoir-être au savoir-faire. Il embauche un ancien designer, une ancienne vendeuse de prêt-à-porter qui s'investissent à fond dans le projet. L'équipe qui se forge alors est sympa et motivée, et chacun prend des responsabilités. *« Ce n'est possible que grâce à de bonnes rencontres »*, constate Ludovic, dont le profit n'est pas la motivation première. Preuve en est, un tiers des bénéfices sont reversés, à égalité, en plus des salaires, en fonction des heures de chacun, quelles que soient ses fonctions.

Pas de jaloux, donc, d'autant que la clientèle est aussi considérée avec empathie. *« La restauration, avant d'être un espace de consommation, doit être un lieu de convivialité. Il ne suffit pas de servir les gens, il faut les recevoir »*. Cette vision, Ludovic l'a ensuite exportée sur notre territoire quand son envie de bougeotte l'a conduit à rechercher un nouveau lieu. Bingo quand il tombe sur un café du 18e, rue Hégésippe-Moreau, où il ouvre en février 2020, un second Dés Calés.

La famille s'agrandit

Si la période Covid l'oblige à fermer ses deux bars-restaurants, à peine un mois avant l'ouverture du second, une fois la mauvaise période passée, Ludovic repart avec la même équipe. En 2023, il décide même d'agrandir encore la famille quand, à quelques mètres de là, au 15 de la rue Ganneron, il acquiert un petit restaurant avec un plus inestimable à ses yeux : un grand comptoir. Cette fois-ci, pas de Dés Calés, ce sera au DéTour.

On finit par s'y perdre un peu dans les dénominations de cet *« empire »* comme le qualifie en rigolant, Max, serveur derrière le bar. Musicien dans le civil, il aime y revenir le mercredi : *« Avec la petite estrade, c'est comme monter sur scène, pour un spectacle plus simple, très humain »*. Car si les trois bars-restaurants ont un style similaire, le DéTour est si petit que le comptoir fait tout. *« La proximité invite les gens à discuter,* explique le propriétaire des lieux. *Le comptoir devient le lieu d'échanges, de partages, de rencontres. Là où il y a de la vie, de l'énergie, de l'ambiance. »* Sans doute ces ingrédients ont-ils fidélisé la clientèle puisque les trois bistrots sont tous fréquentés par des habitués.

> « La proximité invite les gens à discuter. Le comptoir devient le lieu d'échanges, de partages, de rencontres. Là où il y a de la vie, de l'énergie, de l'ambiance. »

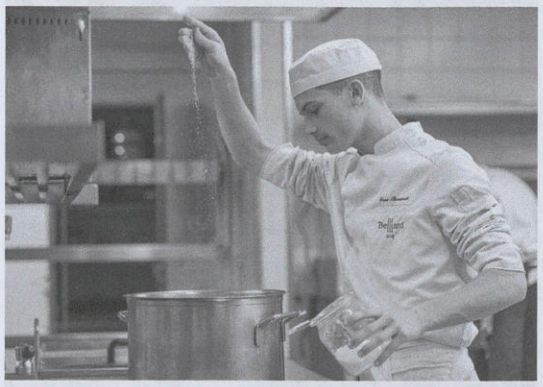
Néanmoins, la clientèle reflète aussi les différents quartiers où ils sont implantés. Dans le 17e, elle est restée plus mixte socialement alors que le Dés Calés 18 attire davantage de jeunes employés de bureaux qui viennent manger un morceau à la pause de midi. Enfin, le DéTour rassemble lui plutôt les résidents du quartier, des personnes plus âgées mais aussi des touristes de passage.

Reste à savoir si tout ce beau monde trouve encore le temps de jouer aux dés ou de taper le carton avec le patron. ●

DOMINIQUE ANDREANI

LYCÉE BELLIARD, LABEL VIE

S'il reçoit tout de même 300 clients par semaine, le lycée Belliard mérite d'être encore mieux connu. Ça tombe bien, ce fleuron de l'Éducation nationale vient d'obtenir le label Gastronomie durable.



@ekole X3

Ancienne école de garçons devenue en 1980 le seul CFA public de restauration sur Paris, l'établissement du 135 rue Belliard a obtenu son premier label en 2008 : celui des métiers de l'hôtellerie et de la restauration. Encore aujourd'hui, il reste le seul lycée public de la capitale à détenir cette qualification. Récemment, comme nous l'évoquions en décembre 2023, un nouveau pas vient d'être franchi puisque le lycée Belliard a obtenu le label gastronomie durable. Une première en France qui va lui permettre d'être encore davantage reconnu et accompagné par la région et le rectorat.

Car derrière ce label, il s'agit surtout de « *préparer les professionnels de demain et de faire évoluer le lycée selon les tendances et l'avenir de la profession. Il y a un vrai mouvement de fond dans la jeunesse comme chez les restaurateurs* », constate Pascal Maillou, le proviseur de l'établissement *(voir notre n° 321)*. Ce dernier prend pour preuve les nouvelles dénominations qui ont fait leur apparition ces dernières années, comme « bistronomie », « écotable » et dans le haut de gamme « les étoiles vertes » du guide Michelin.

Cuisine de qualité et durabilité

Plutôt qu'une fin en soi, l'obtention de ce label est le début d'une nouvelle aventure pour l'établissement. Ce dernier, qui comporte quatre filières (cuisine, bar et service, pâtisserie, management), va devoir répondre à des objectifs qu'il espère remplir au bout de trois ans. Pour ça, ses équipes se sont mises en ordre de marche afin de mettre en place six pôles d'action bien distincts : la pédagogie, l'approvisionnement, la production, la logistique, la communication et le marketing, et les relations internes-externes. Leur objectif commun : allier cuisine de qualité et durabilité. « *Cela passe d'abord par prendre soin de nos ressources, comme l'eau, l'énergie, les protéines,* explique Pascal Maillou. *Aujourd'hui, même dans la gastronomie, on doit avoir un usage plus respectueux de la nature et une empreinte carbone plus basse* ». Par exemple, outre le fait que le lycée possède aussi une serre qui devra permettre l'autosuffisance en aromates et fleurs comestibles, l'ouverture d'une salle consacrée à l'œnologie et à la mixologie est prévue, avec baisse de la consommation d'énergie, de l'eau de lavage et utilisation de fruits de saison.

Maîtriser les déchets et les réutiliser ?

Si ce projet mobilise les équipes éducatives, il se fait surtout pour et avec les élèves de tous niveaux (CAP, Brevet, Bac Pro, BTS). Ainsi, ils auront notamment l'occasion de valoriser le Clos Belliard, un potager avec vignes et ruches qui leur permettra de « *mettre les mains dans la terre* ». De même, les cours théoriques (biologie, chimie moléculaire..) sont couplés à la pratique afin de pousser les élèves à se poser les bonnes questions en matière de cuisine écoresponsable.

Comment remplacer en partie les protéines animales ? Comment mieux maîtriser les déchets et les réutiliser ? Des questions dont une partie des réponses se trouve dans les anciens usages, comme utiliser les épluchures – pardon, les parures – pour des bouillons et des sauces, ou faire des confitures et des compotes avec les fruits abîmés. Pour autant, les apprentis cuisiniers sont bien en prise avec leur temps, eux qui sont amenés à diminuer la fréquence des livraisons, à favoriser les emballages écologiques, et à éviter le gaspillage, les produits hors saison et la surconsommation de protéines animales.

Munis de ce riche bagage estampillé de surcroît gastronomie durable, les élèves seront encore plus à même de trouver un employeur. Et qui sait, peut-être qu'ils lui transmettront à leur tour les bonnes pratiques qu'ils ont acquises au lycée Belliard. ●

DOMINIQUE ANDREANI

Recettes et gastronomie africaines

Du Maghreb à sa pointe sud, l'Afrique est aussi multiple que sa cuisine. Le livre *Afrique, 24 recettes inspirées de la cuisine familiale* le démontre de belle manière.

Préfacé par Francis Oge, chef de partie des cuisines du Palais de l'Elysée et Anto Cocagne, cheffe privée, ce recueil de recettes est le premier d'une série consacrée à la gastronomie durable à Belliard *(voir papier ci-contre)*. Et l'aboutissement de la Saison Africa 2020 initiée par le président de la République et le ministère de l'Education nationale, de la Jeunesse et des Sports.
Le lycée professionnel et le CFA Belliard comptent environ 30 % d'élèves et d'apprentis originaires de vingt-deux pays d'Afrique qui ont fait appel à leurs familles et à leurs souvenirs d'enfance pour récolter des recettes du quotidien.

Voyage culinaire du nord au sud

Habituellement transmises oralement par les femmes, elles sont dressées à la manière des plus grands restaurants, imprimées et magnifiquement mises en page. Comme il se doit, le voyage démarre avec l'apéritif et deux grands classiques, un bissap d'hibiscus sabdariffa à la sénégalaise ou un jus de gingembre citronné à la gabonaise. Les recettes s'égrènent ensuite de la Tunisie avec des bricks à l'oeuf, la Lybie et une chorba à l'agneau, la Mauritanie et ses pastels au thon jusqu'au slaai d'avocat d'Eswatini (ancien Swaziland). À l'image du yassa de volaille de Casamance ou du mafé malien au poulet, les grands classiques que tout le monde connaît sont présents. À leurs côtés, des plats peut-être moins connus comme le romazava de bœuf aux brèdes (l) de Madagascar ou le pilao de Zanzibar à la volaille et aux épices.

Les desserts ne sont pas en reste avec le sfenj maghrébin à la banane et aux framboises, la crème brûlée aux mangues et vanille bourbon de la Réunion ou tout en bas du continent, la salade de fruits d'Afrique du Sud.

Un très beau livre, alléchant, que vous pourrez vous procurer directement dans les restaurants du lycée Belliard (15 €) à partir du 1er octobre mais aussi le 19 novembre lors de la soirée d'anniversaire des 30 ans du 18e du mois *(voir notre invitation page 5)*. ●

SYLVIE CHATELIN

(l) Les brèdes sont des légumes-feuilles principalement cuisinés dans les Mascareignes, Seychelles et Madagascar

AU CLOS, LE VIN COULE À FLOT

Paysage familier des Montmartrois mais aussi haut lieu « instagrammable » pour les millions de touristes qui s'y pressent, la vigne de la rue des Saules est plus vigoureuse que jamais.

COFAS X4

▲ Auprès du maire du 18e (à droite) l'œnologue Sylviane Leplâtre et Eric Sureau, président du COFAS, au cœur de la vigne. En bas à droite le chai sous la mairie.

Sur une parcelle de 1 500 m² orientée plein nord, les pieds de vigne voisinent avec des plantes fleuries, autour d'une tonnelle centrale. Ce lieu existe depuis 1933, année où un groupe de Montmartrois s'est farouchement opposé à un projet immobilier sur ce qui était alors un terrain vague. Si l'on a voulu en faire une vigne plutôt qu'un square classique, ou un terrain de sport, c'est pour perpétuer le souvenir d'un temps où la Butte était largement viticole. D'ailleurs, les premières années, il n'était même pas question de vinification, on se contentait d'embouteiller le jus du raisin pour le distribuer dans les hôpitaux et les crèches. Il faudra attendre 1953 pour que la première cuvée sorte du chai.

Propriété de la Ville, le terrain est cultivé par les soins de la Direction des espaces verts, sous l'œil vigilant de l'œnologue Sylviane Leplâtre et du jardinier en chef Vincent, dont le prénom renvoie au saint patron des vignerons. Pour ce qui est de la promotion et de la gestion, la vigne relève du Comité des fêtes et d'actions sociales (COFAS), une association qui emploie quatre ou cinq salariés (dont l'œnologue) et s'appuie sur plusieurs bénévoles. « *La vigne c'est l'image de Montmartre* », rappelle Eric Sureau, son président. Car depuis le départ, cette vigne s'est voulue « *solidaire* ».

Une oenologue-agronome sur la Butte

En effet, si le COFAS ne se charge plus de l'organisation de la Fête des vendanges, désormais sous-traitée à une agence d'événementiel, il continue d'utiliser les revenus de la vigne pour venir en aide aux plus démunis de l'arrondissement : repas au restaurant offert une fois par an à 1000 personnes âgées, galette des Rois, spectacle gratuit du Moulin-Rouge, et de nombreux soutiens à des associations luttant contre l'illettrisme ou le handicap. Mais au-delà de la carte postale, du slogan fédérateur et des bonnes actions, qu'est-ce exactement que la vigne de Montmartre ?
On pourrait penser qu'elle n'est plus que le pâle reflet d'un temps lointain, celui où la Butte produisait à volonté un « *picolo* » assez aigrelet, aux vertus très diurétiques. « *Qui boit le vin de Montmarte, pour une pinte en pisse quarte* », assure un célèbre dicton. Et bien, on aurait tort.

Un entretien avec Sylviane Leplâtre, l'œnologue du Clos-Montmartre, renverse nos idées reçues et ouvre des horizons différents. Loin de tout passéisme nostalgique, cette vigne est porteuse d'avenir : celui de la viticulture de ville, à Paris et au-delà, dans toute l'Île-de-France. L'orientation plein nord, jugée quasi aberrante il y a encore quelques années ? « *Un atout de plus en plus précieux, avec le réchauffement climatique* ». Le terroir ingrat ? Pas tant que ça : « *c'est un sol léger et sablonneux qui, pourvu qu'on ne ménage pas sa peine, donnera des vins droits, nets, séduisants, aux tanins adoucis, à l'acidité modérée, aux accents fruités, légers et plaisants à boire.* » Bref, un vin bien dans le goût du temps, à l'image de la native de Chartres qui a succédé à Francis Gourdin, le premier œnologue du Clos-Montmartre, lequel a doté le chai (au sous-sol de la mairie, place Jules-Joffrin) d'un équipement moderne (cuves, barriques, presse pneumatique qui améliore grandement la qualité du jus). « *Mais il était plus œnologue qu'agronome, or cette dimension est aujourd'hui essentielle, en particulier dans les vignobles urbains* », explique celle qui s'est formée comme ingénieure agronome et viticultrice à l'université de Montpellier.

Un encépagement à l'image de l'arrondissement

Sur la Butte, Sylviane Leplâtre trouve des ceps vieillissants, un vin encore médiocre et un sol qu'il faut nourrir et conforter. Mais dix ans plus tard, les résultats sont là. De nouvelles variétés, résistantes aux maladies ont progressivement remplacé les anciens plants, ce qui permet d'éviter tout traitement phytosanitaire (mis à part le soufre et le cuivre, qui, faute de substituts, sont acceptés pour les productions bio). La taille et le palissage permettent une couverture foliaire importante qui favorise la photosynthèse; et le tri rigoureux à l'arrivée au chai permet de réserver les plus belles grappes aux cuvées de rouge, le reste allant au rosé.

Le nouvel encépagement, très éclectique, reflète bien la diversité de la population de Montmartre et du 18e ! La vendange, assurée par les jardiniers qui soignent la vigne toute l'année, est toujours tardive, puisque le terrain est au nord. Le vin produit pourrait arborer le label bio, mais c'est à la Mairie de Paris, propriétaire de la vigne, d'initier les démarches pour l'obtenir. Les bouteilles vendues ne contiennent qu'une infime dose de sulfites, pour garantir la stabilité du vin. Et voilà ! Ce clos de vigne, bientôt centenaire, est aujourd'hui plus jeune que jamais, à l'image d'un arrondissement qui sans cesse revit et se renouvelle. Levons nos verres de Clos-Montmartre à son bel avenir. ●

BÉATRICE DUNNER

LA FÊTE DES VENDANGES DEMANDEZ LE PROGRAMME !

Pour sa 9le édition, la Fête des vendanges veut cultiver l'imaginaire. Pour ça, elle propose cette année encore un programme riche en événements variés.

Avec plus de 400 000 visiteurs l'an dernier pendant les cinq jours de festivités, la Fête des vendanges est devenu le troisième événement parisien en termes de fréquentation, après Paris-Plage et La Nuit Blanche. Des chiffres qui poussent les organisateurs à proposer chaque année un programme toujours plus fourni. Cette année, il débutera le mercredi 9 octobre avec une visite des vignes du Clos-Montmartre (11 h), un goûter des enfants animé par le disquaire Dizonord au Jardin Éole (14 h-16 h), puis une soirée de lancement à la mairie du 18e (19 h).

Course, danse et rêve party

Le 10, le square Louise Michel accueillera la grande chorale des enfants (11 h-15 h), mais aussi la course nocturne des vendanges (20 h), tandis que le 11, un spectacle de danse participatif se tiendra sur l'esplanade Nathalie Sarraute (18 h-19 h 15). Le lendemain, place au Ban des vendanges qui lance la récolte du raisin (10 h) et au grand défilé (11 h 45-13 h 30) qui avait rassemblé 1 300 participants l'an dernier. Pour terminer, outre la cérémonie des non-demandes en mariage place des Abbesses (10 h), le 13 octobre sera l'occasion de découvrir le foot freestyle au parc Chapelle Charbon (13 h 30-17 h) et de clôturer cette édition lors d'une Rêve party au square Louise Michel (16 h 30-19 h 30).

Fresque murale et musique

Enfin, plusieurs événements récurrents rythmeront eux aussi cette fête nonagénaire. Que ce soit l'habituel parcours du goût autour du Sacré-Cœur, la fresque murale participative réalisée rue d'Oran par l'artiste Cécile Jaillard et les Enfants de la Goutte d'Or (EGDO) ou encore la série de concerts organisée au Be-Jazzy, à l'ADN Montmartre et au Hasard Ludique. Sans oublier une programmation off également bien chargée. ● WILLIAM EVEN

Tout le programme sur : www.fetedesvendangesdemontmartre.com

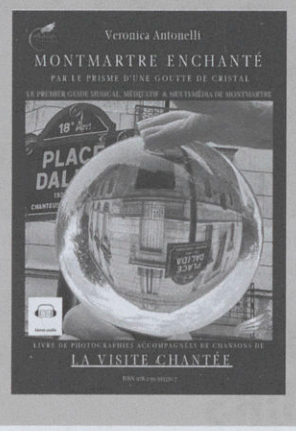
LIVRE INTERACTIF

UN GUIDE MUSICAL MULTIMÉDIA

Artiste lyrique de profession, Veronica Antonelli propose depuis plus de dix ans la visite chantée et commentée de Montmartre. Elle a également chanté depuis sa fenêtre pendant le Covid, pour soutenir les soignants et ses voisins.

Réunissant ses talents vocaux et son empathie pour les autres, elle publie un livre de photos des lieux du parcours sur la Butte, accompagnées de chansons et de pensées positives à écouter grâce à un QR code. *« J'envoie une énergie par site mis en valeur et vous avez le choix de la saisir ou pas »* précise Veronica dans la présentation de ce guide musical multimédia. Par exemple, au métro Abbesses, la phrase : *« Je choisis toujours le chemin le plus efficace »* accompagne la chanson *Le Poinçonneur des Lilas*. Le concept de la rue Androuet — street art, jus bio et végétalisation — suggère la phrase : *« Je me nourris de boissons et d'aliments vivants »*, tout en écoutant *Comme un arbre dans la ville*. Trente-huit étapes, jalonnées de phrases positives, comme *« tremplin pour* [se] *réaliser »*, tout en écoutant *La Bohême*, *La Vie en rose*, *Sous le ciel de Paris*, *Le Temps des cerises* et aussi *J'suis snob*, *Mon truc en plumes* ou *Bella Ciao*. ●

ANNIE KATZ



Montmartre enchanté par le prisme d'une goutte de cristal, Veronica Antonelli, 14 €, disponible sur Amazon.

LA CHAPELLE-MARX DORMOY

RIXES ET VENTES À LA SAUVETTE : À QUI LA FAUTE ?

Après une réunion infructueuse avec des élus, habitants et commerçants ont créé une association de lutte contre la délinquance dans le quartier.

Le Figaro, *Europe 1*, *Boulevard Voltaire*, *Le Parisien*...Pléthore de médias de droite s'en sont donnés à coeur joie après la rixe qui a eu lieu le 31 août à Marx Dormoy entre des membres de la communauté afghane, faisant sept blessés (dont un grave). Le 14 septembre dernier, au lendemain d'une réunion entre élus et riverains, *Le Figaro* s'est même fendu d'un article au titre bien racoleur : « "Ils fument des joints de 40 cm. Et la police les regarde !" *: à Paris, les habitants de Marx Dormoy, devenu* "Kabul City"*, demandent des comptes* ». Ben voyons !

« Il n'y a rien à faire »

La petite centaine d'habitants et de commerçants en colère ont eu l'occasion de s'exprimer le vendredi 13 septembre à l'hôtel 4 étoiles Le Kube. Face à eux, la députée (LFI) Danièle Obono, l'adjoint (PS) au Maire du 18e en charge du commerce, Jean-Philippe Daviaud et l'adjoint (PS) chargé de la sécurité et de la police municipale Kevin Havet. L'une des mécontentes, patronne d'un magasin place de La Chapelle, se dit *« respectueuse des Afghans qui vendent des cigarettes devant [son] commerce »* mais regrette les fréquentes scènes de violence et le bruit qui l'obligent à fermer ses fenêtres (elle vit au-dessus de son commerce). *« Il n'y a rien à faire,* se désole cette femme d'origine kabyle. *Je me sens abandonnée par la France, alors que ce pays m'a pourtant tout donné. »*

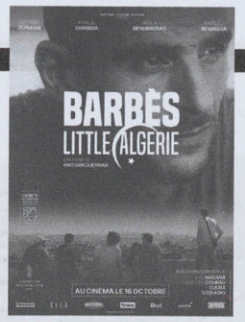
« Une belle réunion de fachos »

De son côté, Christine, une autre habitante du quartier, semble plus mesurée même si elle est également consciente des problèmes de délinquance et de nuisances entre La Chapelle et Marx Dormoy. Pour elle, ce rendez-vous était *« une belle réunion de fachos »* : *« Elle a essentiellement tourné autour des Afghans, des vendeurs de cigarettes et de la violence. Une femme n'arrêtait pas de crier* "Mensonge, mensonge" *quand Kevin Havet ou Jean-Philippe Daviaud prenaient la parole, tandis qu'une autre personne en désaccord avec ce qui se disait s'est fait huer ».* Dans ces conditions, difficile d'avoir un dialogue constructif même si Kevin Havet semble rôdé à cet exercice guère agréable. L'adjoint au maire a néanmoins profité de cette réunion publique (et houleuse) afin de préciser qu'il allait doubler les effectifs de police municipale. Et rappeler que *« le trafic de drogue et les saisies sont une compétence de l'État, et donc de la police nationale. »*

Insuffisant visiblement pour calmer les riverains et les commerçants. Remontés et excédés, ils ont décidé de créer une association de lutte contre la délinquance dans leur quartier. En espérant que cette initiative collective soit utile et qu'elle ne stigmatise pas davantage les Afghans présents à La Chapelle et à Marx Dormoy. Car les autres médias ne vous le diront pas, mais comme nous l'évoquions en mai dernier, la communauté afghane est pleine de talents.

Évidemment, nous ne nions en aucun cas la réalité du terrain et nous sommes bien conscients que les habitants et les commerçants sont confrontés à de multiples incivilités. Et si, par conséquent, on peut légitimement se demander pourquoi elles perdurent depuis tant d'années, il nous paraît également nécessaire de ne pas tomber dans les raccourcis et les clichés. ●

SYLVIE CHATELIN ET MAXIME RENAUDET



L'ALGÉRIE, SECONDE PATRIE

Avec *Barbès, little Algérie*, en salles le 16 octobre, Hassan Guerrar s'attaque au sujet de la binationalité et des sans-papiers, tout en rendant hommage à la solidarité du quartier.

Eye Haïdara et Sofiane Zemani, deux acteurs du film.

©Eastfilms2425filmsChelifilms

C'est un fait : la Goutte d'Or est une vraie terre de tournage et encore plus ces dernières années. À son tour, Hassan Guerrar y a posé ses caméras afin d'y filmer l'histoire de Malek, interprété par l'acteur et rappeur Sofiane Zemani (*Les Sauvages*, *La Vénus d'argent*). Cet entrepreneur, quarantenaire et célibataire, vient de poser ses valises à Montmartre, où il va héberger son neveu Ryiad, fraîchement arrivé d'Algérie. C'est avec lui qu'il découvre les arcanes de Barbès et fait la rencontre des figures locales de la communauté algérienne. C'est là aussi qu'il va se reconnecter avec une partie de son histoire personnelle et de son identité.

Tourné durant la crise sanitaire du Covid, le premier long-métrage d'Hassan Guerrar a beau traiter d'un sujet d'actualité sérieux et intime, il ne manque ni d'humour ni d'humanité. Pour ça, celui qui est attaché de presse cinéma depuis trente-cinq ans a coécrit le scénario avec Audrey Diwan (*L'évènement*, *Emmanuelle*) et fait appel notamment à deux actrices françaises talentueuses : Clotilde Courau (*Le Petit Criminel*, *Elisa*, *La Môme*) et Eye Haïdara (*Le Sens de la fête*, *En thérapie*).

Enfin, à l'image du film qui met en avant la solidarité multiculturelle entre habitants du quartier, le réalisateur franco-algérien n'a pas tourné tout seul dans son coin. « *Si d'autres ont des problèmes quand ils tournent là-bas, c'est parce qu'ils arrivent en territoire conquis, ne travaillent qu'avec des gens de l'extérieur et n'incluent pas du tout ceux du quartier,* confiait-il à Allociné. *Moi, j'étais demandeur. Je tenais personnellement à les aider. Une dame à qui j'ai confié un tout petit rôle a pu s'acheter, grâce à son cachet, un réfrigérateur qu'elle voulait depuis deux ans. Rien que pour ça, je suis content d'avoir fait le film.* » ● WILLIAM EVEN

DES VINYLES 33 TOURS HAUTS EN COULEURS

Au départ, Jean-Marc Bombeau, fondateur et animateur de l'Échomusée, s'était lancé un défi un peu fou, réunir 300 vinyles 33 tours, peints par le plus grand nombre de créateurs, à l'image des 300 œuvres de 30x30 cm exposées pour les 30 ans de la galerie associative. Finalement, une quarantaine d'artistes a répondu à l'appel, avec 150 œuvres, à raison de cinq vinyles customisés par artiste.

Les prix devraient être compris entre 80 € et 300 €. « *Selon le travail, les pochoirs sont plus ou moins sophistiqués et il y a du haut vol* », insiste Jean-Marc Bombeau. ● ANNIE KATZ

Dites « 33 », du 4 au 26 octobre à l'Echomusée, 21 rue Cavé, métro Château Rouge ou Barbès-Rochechouart, du lundi au samedi, de 14 h à 19 h.

L'ICI rue Léon réouvre ses portes

Fermé au public depuis fin août 2023 pour cause de travaux, l'Institut des cultures d'islam de la rue Léon s'est refait une beauté. Ses espaces rouvriront leurs portes le vendredi 4 octobre, à l'occasion du vernissage de l'exposition « *L'esprit du geste* », qui réunit une quinzaine d'artistes internationaux jusqu'au 16 février 2025.

Pour cette soirée inaugurale, l'ICI invite la DJ algérienne La Louuve à passer derrière les platines. Celle qui aime faire danser les mamans sur de l'électro sera là pour « *enflammer cette soirée et vous faire danser dans le patio nouvellement restauré.* » ● W.E.

■ Entrée libre, dans la limite des places disponibles.
■ Plus d'infos : www.institut-cultures-islam.org

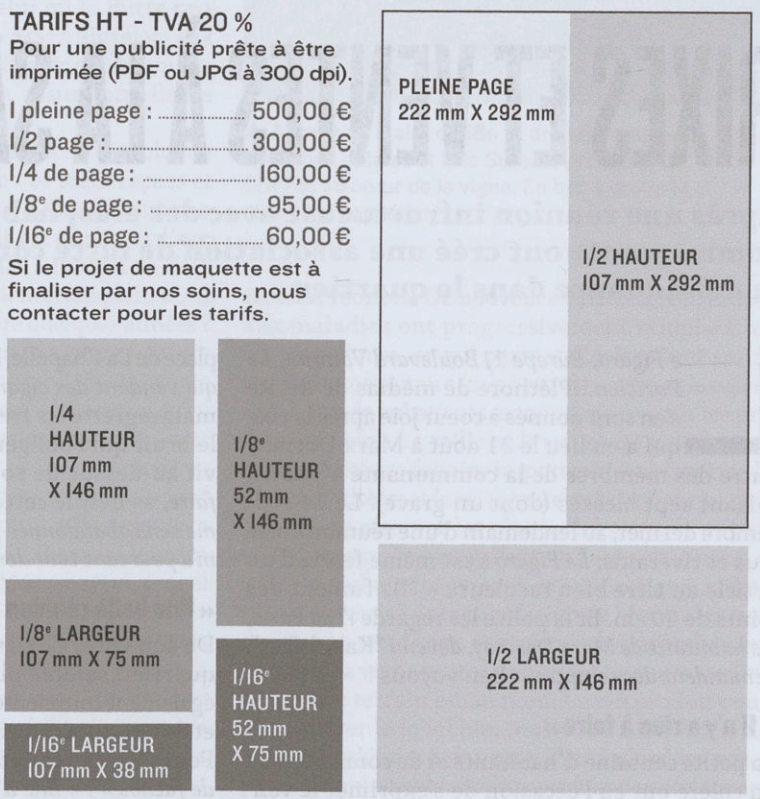
VOTRE PUB dans le 18e du mois

Contact : publicite18edumois@gmail.com

TARIFS HT - TVA 20 %
Pour une publicité prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi).

1 pleine page :	500,00 €
1/2 page :	300,00 €
1/4 de page :	160,00 €
1/8e de page :	95,00 €
1/16e de page :	60,00 €

Si le projet de maquette est à finaliser par nos soins, nous contacter pour les tarifs.



TARIF DES PETITES ANNONCES
Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes (si l'association est abonnée sous le nom du président, prière de nous le signaler).
Pour les autres annonceurs : 15 € jusqu'à 240 signes. Au-delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires

CINEY, OÙ ON EN EST ?

Les financements étant presque enfin rassemblés, les travaux du CiNey vont pouvoir débuter. À l'initiative de ce projet d'envergure, la Sierra prod espère ouvrir cet espace multimodal dans un an.

Imaginée par Joëlle Loncol, réalisatrice touche-à-tout et fondatrice de l'association Sierra prod, la création de cette structure polyvalente autour du cinéma part d'un constat réel. Le 18e, plus grand territoire du nord parisien, manque de salles de cinéma et la politique du « quinze minutes à pied » offre aux riverains peu de possibilités d'accéder au septième art. La septuagénaire bénévole s'est donc démenée pour implanter son CiNey à la Porte Montmartre accompagnée de son acolyte Nora, 36 ans, coordinatrice de projets à la Sierra prod. Cette dernière, issue du quartier, y est attachée et connaît très bien les problématiques locales. Deux atouts qui ont aidé cette femme pleine de peps à menertambour battant la réalisation de cet ambitieux projet.

Maxime Renaudet

Dans un an, ici, un cinéma, des studios, etc.

« Les habitants attendent ce lieu avec impatience, constate Nora, 36 ans. *C'est énergisant, car ce CiNey sera un lieu par et pour eux. »*

Un concept inédit

Situé à l'angle du boulevard Ney, à l'emplacement de l'ancien Bricorama, le CiNey de la Sierra Prod bénéficiera dans un an à tout l'arrondissement. Structure sociale et culturelle, il combinera deux salles de projection subventionnées CNC (donc officiellement répertoriées salles de cinéma parisiennes), une scène de spectacle vivant, des studios de montage, de son et d'enregistrement mais aussi un pôle « bien manger » animé par l'Armée du Salut et un « pôle insertion » encadré par les missions locales des 17e, 18e et 8e arrondissements.

Côté cinéma, Joëlle Pancol pose pour condition qu'au moins une séance par semaine soit issue de la sélection des habitants du quartier. Quant à l'espace centré sur le bien manger, qui comportera des cuisines partagées, un restaurant et une épicerie, il aura pour but de nouer des liens entre gens de traditions multiples tout en les sensibilisant aux enjeux nutritionnels.

Enfin, le pôle insertion permettra lui de mettre en relation des jeunes ambitieux qui manquent d'accès aux filières traditionnelles (souvent onéreuses et élitistes) avec des sociétés juridiques, des auteurs, des experts comptables et différents professionnels du cinéma et des métiers du spectacle.

Lauréat du Budget participatif 2018, ce projet unique en France est bien en adéquation avec les valeurs prônées par la Sierra prod depuis sa création en 2008 : la transmission de savoirs et la création de ressources sociales. Le lieu, qui fonctionnera en société par actions simplifiée unipersonnelle (SASU), devrait ouvrir ses portes à la fin du mois d'octobre 2025. Rendez-vous dans un an ! ●

NOËMIE COURCOUX-PÉGORIER

SIRIUS PROD, 30 ANS ET TOUTES SES DENTS

Pour célébrer son anniversaire, l'association Sirius productions propose une semaine de festivités avec ses partenaires.

DR

En 2005, Sirius productions organisait la 5e édition de La Ronde des étoiles, un parcours artistique itinérant à travers Paris.

Après les 30 ans du Petit Ney en septembre, c'est au tour de Sirius productions de passer le cap de la trentaine. Depuis sa création en 1994, cette association s'engage *« à valoriser la créativité des habitants, à promouvoir l'expression artistique et à favoriser les échanges intergénérationnels et interculturels. »* Trois engagements insufflés par le proactif directeur de la structure, Jean Rabaté, également réalisateur de documentaires et inventeur de logiciels numériques. Pour remplir ses missions, l'équipe de Sirius productions mène nombre d'actions depuis sa création : agir contre la fracture numérique, permettre de découvrir des métiers et leurs techniques, favoriser l'expression culturelle et artistique des habitants du quartier, valoriser leurs créations à travers des événements et produire de nouveaux outils numériques innovants. Ce dernier engagement est même devenu central puisque l'association a fait naître en 2019 un fablab, tandis que ses locaux de la rue Flammarion sont devenus *« un tiers-lieu dans lequel les adhérents peuvent venir utiliser une imprimante 3D et une découpeuse vinyle. »*

Expo, projo, défilé et bus itinérant

Pour célébrer ses 30 ans, l'association cofondée par Jean Rabaté a mis les petits plats dans les grands. Du mercredi 16 au samedi 26 octobre, plusieurs événements auront lieu chez ses différents partenaires historiques. Ainsi, les locaux de Sirius productions et le centre social CAF Belliard hébergeront une exposition inédite qui mettra en lumière les projets phares de l'association et permettra de réfléchir à l'impact de ses actions ces trente dernières années.

La Maison bleue accueillera elle un tournoi de jeux (course de LED, réalité virtuelle, etc..), tandis que la bibliothèque Jacqueline de Romilly proposera les livres interactifs créés par l'association et ses adhérents. Ce n'est pas tout, puisqu'il y aura aussi la projection d'un film, un défilé à la marie du 18e, ou encore la présence d'un bus itinérant qui sera personnalisé par les adhérents avant de traverser avec eux l'arrondissement.

Enfin, ne loupez pas le fête musicale et familiale qui sera organisée le 23 octobre à la Maison de la conversation. ●

MAXIME RENAUDET

MATHILDE CARRÉ, ALIAS « LA CHATTE »

Figure du contre-espionnage français durant la Seconde Guerre mondiale, Mathilde Carré alias « la Chatte » a activement participé au réseau de résistance Interallié depuis la villa Léandre. Avant de retourner sa veste en rejoignant un réseau britannique antinazi, puis les services secrets allemands.

Illustration Stéphanie Clément

Quel Parisien, quel touriste français ou étranger n'a pas un jour flâné dans la villa Léandre ? L'une des impasses les plus chères de Paris, ouverte en 1926 sous le nom de villa Junot, sur l'emplacement des anciennes bicoques insalubres du mythique maquis de Montmartre, et qui prit, en 1934, le nom d'un caricaturiste de talent, dont l'antisémitisme féroce contribua à ternir l'image. Arrêtons-nous devant le 8 bis où en 1939, au début de la guerre, la maison est la propriété des Blavette, les beaux-parents de Roger Vailland. Celui qui n'est pas encore un écrivain reconnu avait épousé, en 1936, leur fille Andrée, une chanteuse de cabaret, surnommée Boule. Il vient alors régulièrement à la villa pour respirer l'air de la Butte et ne rejoindra la Résistance qu'en 1942, avant de se consacrer à l'écriture de *Drôle de jeu* dans un appartement du 11 de la rue des Abbesses.

Au même moment, à Alger, une femme réussit à entrer en contact avec un officier du deuxième bureau, le service de renseignements de l'armée française. Depuis plusieurs années, Mathilde Lucie Bélard, née au Creusot, le 30 juin 1908, dans une famille d'origine jurassienne, enseigne le français, avec son mari Maurice, aux confins du Sud algérien. Ce qui fut une belle histoire d'amour se transforme en un mortel ennui pour cette femme mystérieuse aux ambitions secrètes. Le 18 septembre 1939, elle accompagne au port d'Oran son mari qui s'est porté volontaire pour le Levant. Bon débarras. Pour Mathilde, *« le soldat, le vrai, le courageux, c'est en France qu'il doit supplier d'être affecté, là où ses aïeux se sont fait étriller sans chouiner. Maurice est un lâche. Maurice est un nul. »*(1). La future espionne se sent pousser des ailes d'aventurière : après avoir regagné le continent, elle s'inscrit à l'Union des femmes de France, suit des cours dans un dispensaire, fait un stage de chirurgie militaire et, lorsque les Allemands passent à l'offensive, file comme infirmière à Beauvais. Mais la guerre se rapproche de Paris, il faut fuir ; c'est la débâcle et son flot humain sur les routes de France. Le 17 septembre 1940, un homme l'observe et lui fait les yeux doux au café La Frégate à Toulouse. C'est un officier polonais, Roman Czerniawski, qu'elle décrit ainsi dans ses mémoires : *« Petite taille, maigre, musclé, un visage allongé en lame de couteau, un nez un peu trop grand, des yeux gris vert qui avaient dû être clairs et assez beaux, mais, à la suite d'un accident d'avion, ils étaient restés très rouges, des dents fausses ou mal rangées, des cheveux brun foncé et très collés, une nonchalance toute slave et des attitudes d'enfant gâté et câlin. »* Ayant gagné la confiance de Mathilde, Roman finit par se dévoiler : il est, sous le nom de code d'Armand Borni, le chef d'un réseau de renseignements, le réseau Interallié, qu'il lui propose de rejoindre. Elle accepte avec enthousiasme et s'en va à Vichy, où elle reçoit une formation sommaire d'agent secret et retrouve l'officier qu'elle avait rencontré à Alger. Intelligente et rusée, elle se fait remarquer en portant un manteau de fourrure noir et un petit chapeau rouge. On lui donne alors un surnom qui deviendra célèbre « la Chatte » (il paraît qu'elle avait des yeux de chat).

> Durant l'été 1941, Mathilde et Armand installent leur poste émetteur à Montmartre, au 8bis de la villa Léandre. Le 16 novembre, ils sont réveillés en sursaut par les agents de l'Abwher.

Le 14 novembre 1940, « la Chatte » est de retour à Paris pour y développer le réseau dans les quatorze secteurs dessinés par Armand Borni en zone nord. Elle s'occupe principalement de l'envoi de messages, des recensions de la presse française ainsi que du recrutement et de la formation des responsables de secteur.

Le 18e, nid d'espions

L'hiver 40 est glacial. Mathilde se rend tous les lundis chez le concierge du numéro 1 de la rue Lamarck pour récupérer et analyser les rapports déposés par les agents, et tenter de retracer les mouvements des unités allemandes dans le pays. Fin février 1941, Roman l'envoie à Vichy pour prendre connaissance de l'ordre de bataille allemand, tel qu'il est établi par Vichy. Quand elle arrive à la station thermale, l'ambiance est délétère : *« Ils étaient maintenant tous bien "envichysés"*, écrit-elle, *on sentait que leur résistance, leur enthousiasme à tous fondaient. »* Mathilde est partout. Ses relations se sont multipliées. Un officier résistant, Pierre de Froment, la charge de transmettre en Angleterre des informations recueillies par son réseau en zone interdite (Nord et du Pas-de-Calais). Le 10 mai, le premier message radio part pour Londres depuis le numéro 3 du square du Trocadéro où les deux agents, devenus amants, se sont installés. À partir de ce moment, deux opérateurs radio enverront quotidiennement à l'Intelligence Service des renseignements qui seront utilisés ensuite par la Royal Air Force pour définir ses cibles. Tous les soirs, la BBC diffuse de nombreux messages personnels. Il ne faut pas louper ceux qui indiquent une livraison d'armes ou une mission à accomplir. Ils commencent toujours par les mêmes mots : *« Au ministère de la Guerre à Londres, la Chatte vous parle… »*. Quelques heures plus tard, un avion anglais s'envole vers la France et bombarde une usine allemande ou un dépôt de munitions.

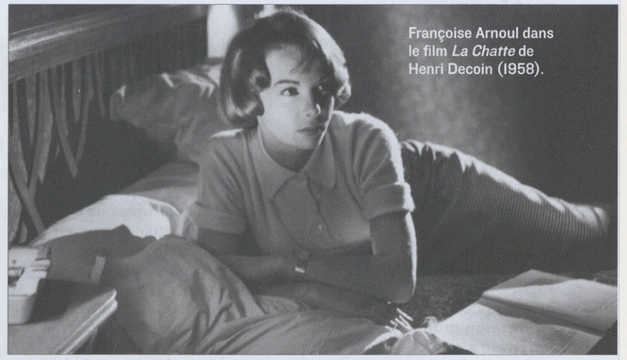
Pour ne pas être repérés par les Allemands, Armand et Mathilde doivent fréquemment changer de domicile. Durant l'été 1941, ils installent leur poste émetteur à Montmartre, au… 8 bis de la villa Léandre. Roger Vailland, qui se trouve à Lyon, n'est pour rien dans ce choix. Les deux opérateurs radio du réseau ont tout simplement loué le dernier étage de la maison à la famille Blavette. En octobre, Armand fait venir auprès de lui une résistante, Renée Borni, qui n'est autre que sa maîtresse. Mathilde, dépitée, prend alors une chambre rue Cortot. Puis patatras, le 16 novembre 1941, alors qu'Armand a réuni à la villa Léandre les responsables d'Interallié, ils sont réveillés à six heures du matin, en sursaut, par les agents de l'Abwher (le service du renseignement militaire de l'Allemagne). Certains ont réussi à s'échapper par les toits mais la plupart sont arrêtés.

Cette opération d'envergure a pu être montée grâce aux informations recueillies en octobre 1941 par un espion allemand dans un troquet du port de Cherbourg. Ce soir-là, après quelques verres, un docker qui assurait les transmissions entre les membres du réseau s'était montré trop bavard… Mathilde échappe au coup de filet. Sur ce point les versions divergent. Pour les uns, elle aurait quitté, furieuse, la villa dès la fin du dîner, pour d'autres, elle aurait entendu dire dans le quartier que les Allemands allaient perquisitionner l'avenue Junot et se serait tenue à l'écart de la réunion. Quoi qu'il en soit, sa liberté est de courte durée. Voulant récupérer des papiers compromettants rue Cortot, elle y est attendue par la Gestapo.

> « Nous savons beaucoup de choses sur vous. Le dixième suffirait à vous envoyer devant un peloton d'exécution. Nous pouvons travailler ensemble, vous serez libre et n'aurez pas d'ennuis. Mais si vous me décevez, vous serez exécutée immédiatement et sans procès »

Trahisons et double jeu

A-t-elle été dénoncée par Renée, sa rivale ? Sous la torture ? Difficile à dire. En tout cas, elle est incarcérée à la la prison de la Santé puis conduite le lendemain à l'hôtel Édouard VII, siège de la police secrète allemande, où elle est interrogée par un jeune officier allemand, Hugo Bleicher, en charge de remonter toute la filière. Celui-ci lui présente tranquillement un ultimatum : *« Nous savons beaucoup de choses sur vous. Le dixième suffirait à vous envoyer devant un peloton d'exécution. Nous pouvons travailler ensemble, vous serez libre et n'aurez pas d'ennuis. Mais si vous me décevez, vous serez exécutée immédiatement et sans procès. »* Mathilde commet, à ce moment, selon ses propres mots *« la plus grande lâcheté de sa vie »*. A-t-elle voulu se venger de la nouvelle compagne de Roman ? C'est peu probable. Elle dira plus tard que ce fut un instinct de survie : *« Gagner la confiance de Bleicher semblait le moyen le plus sûr de pouvoir m'évader un jour. »* Le soir même, après avoir dénoncé plusieurs agents de la résistance qui ne savaient pas qu'elle avait été *« retournée »* (elle permettra l'arrestation de plusieurs dizaines d'entre eux, qui finiront en camp de concentration), elle sort de prison et rejoint une chambre luxueuse à l'hôtel Édouard VII. Commence alors un étrange double jeu. Grâce à l'émetteur radio de la villa Léandre et aux codes qu'elle a conservés, elle se met bientôt en contact avec les agents britanniques. Elle récupère des informations auprès des alliés, les transmet à Bleicher qui lui demande, pour piéger l'espionnage anglais, de transmettre de fausses informations à Londres.



Françoise Arnoul dans le film *La Chatte* de Henri Decoin (1958).

Mais une rencontre en décembre 1941 va changer le cours des choses : Mathilde entre en contact avec un agent du Special Operations Executive (un service secret britannique) parachuté en France, Pierre de Vaumécourt (nom de code Lucas), et tente de lui extorquer des renseignements. Très vite, celui-ci a des doutes sur elle et la force à se dévoiler. Elle avoue être un agent double mais lui propose de travailler pour les Anglais et de devenir un agent triple. Vaumécourt accepte. Le 27 février 1942, le couple part pour Londres. Sauf qu'en juillet, elle est arrêtée par les Anglais à la demande du gouvernement français et emprisonnée jusqu'à la fin de la guerre malgré ses protestations d'innocence.

Transférée en France le 1er juin 1945, elle est jugée en 1949. Le réquisitoire du procureur est implacable : Mathilde Carré est jugée coupable de haute trahison et donc condamnée à mort.

Prison, libération et grand écran

Lorsque le président lit le verdict, « la Chatte » reste totalement impassible. Très curieusement, elle bénéficie quatre mois plus tard d'une remise de peine de la part du président Vincent Auriol, avant d'être libérée le 7 septembre 1954, officiellement pour raisons de santé. Cette libération rapide a suscité bien des interrogations, qui pour la plupart restent encore sans réponse. Y avait-il des choses à cacher qui auraient fait l'objet de tractations entre les services secrets des trois pays concernés ? On a dit qu'elle avait rencontré un agent secret dans sa cellule. Si c'est vrai que se sont-ils dit ?

Quoi qu'il en soit, après avoir mené une vie discrète, Mathilde Carré est décédée le 30 mai 2007, à 8h15, quasiment aveugle, à son domicile parisien du 6e arrondissement, à l'âge de 98 ans. Elle a écrit trois ouvrages qui ne contiennent aucune révélation fracassante sur ses activités d'espionnage : *J'ai été la Chatte* ; *On m'appelait la Chatte* ; *Ma conversion*. Lors de son procès, elle affirma n'avoir jamais appartenu aux services du contre-espionnage allemand. Or, la consultation par le journal *L'Express*, en 2016, des archives des services secrets français a permis de retrouver une fiche qui la décrit comme *« une informatrice recrutée en janvier 1942 »*. Son histoire a bien sûr fasciné les cinéastes. Que ce soit Henri Decoin, qui lui a donné les traits de Françoise Arnoul dans *La Chatte* (1958) et *La Chatte sort ses griffes* (1960) ou le réalisateur italien Leandro Castellani, qui confia en 1978 le rôle à l'actrice Catherine Spaak, dans une série télévisée. Ces réalisations donnent une image très romancée du personnage car dans les faits, l'énigme de « la Chatte » reste entière. ● DOMINIQUE DELPIROU

(1) Jean-Christophe Notin, *Mathilde Carré alias « La Chatte »*, publié en 2022 aux éditions du Seuil.

THÉÂTRE

À COUPS DE CROSS

Colin, c'est un peu la tête et les jambes, mais pas comme on pourrait l'imaginer. Une performance théâtrale à la fois physique et artistique.

Marie Charbonnier

1962 Tony Richardson, l'un des *« jeunes gens en colère »* du cinéma britannique, réalise *La solitude du coureur de fond*. 2015 : Patrick Mons adapte à son tour la longue nouvelle d'Alan Sillitoe pour en faire un monologue scénique. L'écrivain a consacré son œuvre au prolétariat de son pays. Son personnage, Colin Smith, est un jeune délinquant. Avec l'aide d'un copain, il pique la caisse d'une boulangerie avant d'être arrêté puis enfermé dans une maison de correction.

C'était sans compter sur un championnat de cross-country qui rassemble les représentants des centres de redressement. Le jour de la compétition approchant, le directeur repère les qualités athlétiques de Colin qui, jusque-là, a surtout couru pour semer les flics. Le garçon obtient un grand privilège : pouvoir s'entraîner seul, au petit matin, dans la campagne. Au cours de ces footings son esprit cavale aussi. Il a facilement accepté d'être le poulain de la direction du centre. Mais sa pensée évolue. Lui, Colin, est une personne disposant de son libre arbitre, pas un cheval de course.

À petites foulées et en musique

Patrick Mons a abordé ce spectacle, qu'il joue et met en scène, de façon très physique. Il s'est entraîné avec un coach, assez dur pour se confronter à un marathon. Il n'est guère évident de réciter un texte sans s'essouffler tout en courant sur place. La respiration du fondeur est soutenue par la musique d'Esaïe Cid qui interprète au saxophone des morceaux du jazzman Art Pepper, calés sur les foulées du coureur-acteur. Un travail de précision sublimant la performance totalement maîtrisée de Patrick Mons. La morale de l'histoire n'est pas celle de la société cherchant à replacer les petits voyous dans le droit chemin. Si Colin devient une meilleure personne, c'est grâce à la mécanique du mouvement qui fait bouger ses jambes et met en route son esprit. À noter que ce spectacle né en 2012, soit deux ans avant que Patrick Mons réalise un chrono de 3 h 45 au Marathon de Paris, a reçu le label Olympiade culturelle dans le cadre des Jeux olympiques et Paralympiques 2024. Que le sport continue, même sur les planches ! ● MONIQUE LOUBESKI

Au Funambule jusqu'au 10 novembre, du mercredi au samedi à 19 h ou à 21 h, le dimanche à 18 h ou à 20 h. Métro Lamarck-Caulaincourt. Réservation au 01 42 23 88 83 ou sur www.funambule-montmartre.com

JEUNES LECTEURS

Le jeudi 3, sortie de la BD de Simon Bournel et Maxime Gueugneau, *Florimonde et l'affaire Coquillette* où la première traque des ravisseurs de la seconde, une grande pop star. Le mercredi 16, lancement de l'album *Le musée mal rangé*, de Houyem Rebai et Amina Bouajila. Une histoire amusante, idéale pour aborder les communautés invisibilisées au musée (mais pas que).

LES 3 ET 16 OCTOBRE à 18 h à la librairie La Régulière, 43 rue Myrha. D'autres événements sur le site de la librairie, www.lareguliere.fr

Repas partagé poético-festif

En partenariat avec l'auberge de jeunesse Yves Robert, la Ruche des arts organise un repas sur le thème de l'imaginaire, dans le cadre de la Fête des vendanges, le samedi 12 octobre de 12 h 30 à 16 h, sous la tonnelle du jardin Rosa Luxemburg, esplanade Nathalie Sarraute, 06 19 71 33 80.

LITTÉRATURE

LA VIE HAUTE EN COULEURS DE SUZANNE VALADON

Jean-Paul Delfino raconte la modèle, écuyère et artiste peintre dans une biographie romancée à la première personne du singulier.

En 2023, le centre Pompidou Metz organise une rétrospective de l'œuvre de Suzanne Valadon : « Un monde à soi ». À cette occasion Jean-Paul Delfino est chargé de rédiger la notice biographique du catalogue. C'est trop mince pour une existence aussi romanesque que celle de cette affranchie : un roman s'impose. Dans *L'affranchie de Montmartre*, on découvre alors Suzanne au soir de son existence. Dans son antre de l'avenue Junot, elle crache ses poumons, sentant la camarde rôder. Toujours bravache, elle biberonne de la gnôle, fume comme un sapeur et partage la couche de Gazi, son jeune amant tatar. Son ami Carco insiste : elle doit consigner ses mémoires sur le papier. De mauvaise grâce « mémère » plonge dans le passé.

Enfance difficile

À 3 ans, Marie-Clémentine débarque dans le maquis de Montmartre avec sa mère blanchisseuse. Elle est une mioche sans père, comme Maurice le sera à son tour. Son enfance, c'est du Zola : misère, alcoolisme, mauvais traitements chez les bonnes sœurs. Elle rêve du cirque sur les boulevards. On l'engage et la forme pour faire d'elle une écuyère. Elle s'appellera Olga, c'est plus court. Une mauvaise chute la contraint à abandonner cette carrière.

À 15 ans elle se renomme Maria et se loue sur le marché aux modèles de Pigalle. Ce sera longtemps son gagne-pain. Son corps triomphant inspire Puvis de Chavannes, Renoir. Et bientôt Lautrec, son voisin de la villa des Fusains, rue Tourlaque. Leur romance se fracassera à cause de la rapacité de la mère Valadon. C'est Henri qui baptise sa compagne Suzanne *« puisqu'elle pose nue pour des vieillards »*. Le prénom restera.

Carrière sans concessions

Malgré les moqueries, la jeune femme s'acharne à dessiner. Elle observe les peintres dans leurs ateliers. Sans les copier. Elle suit un chemin d'autodidacte : lent, laborieux, tortueux. Ce qui apparaît sur le papier ou la toile se met à lui ressembler : libre, âpre, jamais mièvre. Elle ne cherche pas à charmer les gens. Contrairement à Utrillo, son fils, dont les paysages montmartrois enneigés ravissent le grand public.

Jean-Paul Delfino l'a bien compris. Impossible de retrouver la vérité parmi toutes les fables imaginées par son héroïne. Sans parler du mystère entourant les géniteurs potentiels de Maurice. Il la laisse donc se raconter. À Gazi, lui aussi un baratineur de compétition, à Odette, une fille un peu prude qui lui tient lieu de secrétaire, à Carco, son biographe autoproclamé. Le tout dans une langue populaire, argotique, gouleyante. Le romancier réussit son évocation d'un Montmartre attirant alors la gloire comme un aimant. Et lorsque Suzanne disparaît, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, ce n'est plus qu'un souvenir. ● MONIQUE LOUBESKI

L'affranchie de Montmartre, de Jean-Paul Delfino, 251 pages, aux éditions Istya & Cie.

EXPOSITION

35 ANNÉES DE SERVICES CULTURELS

« La Chambre » témoigne de l'œuvre du sculpteur Philip Peryn, passé du squat à l'animation artistique de tout un quartier.

DR

Les tilleuls renversés

On ne voit plus, en descendant le bas de la rue Marcadet, cette forêt de bois jaillissant d'un immeuble. Ni par la baie vitrée du 89, cet amas de troncs, ces branchages suspendus, ces arbres morts sculpturaux, comme une fenêtre urbaine ouvrant sur le monde sauvage de la nature. En effet, pour des raisons économiques, mais pas seulement, le sculpteur et fondateur d'Art Exprim Philip Peryn déménage ! Celui qui avait fait de la Goutte d'Or puis de la rue Marcadet son champ de manœuvres, part chercher dans le Cher un terrain d'expérimentation plus vaste et plonger plus profondément dans cette nature qui l'inspire.

Arrivé à la Goutte d'Or en 1989, Philip Peryn y squatte rue Richomme un local qui devient, aux dire de la cofondatrice d'Art Exprim, Sandrine Montagne. Le « *poumon* » du quartier, un lieu ouvert à tous où le tailleur de pierre autodidacte, le « *sorcier blanc* », comme l'appellent les voisins, invite

Portrait avec racine

DR

tout un chacun qui en pousse la porte à venir saisir un outil. Dans les années 1990, la Goutte d'Or est en démolition. Philip Peryn, recycleur avant l'heure, collecte les poutres des immeubles démollis, qu'il sculpte et finit par exposer en 1998 à la Mairie du 18e comme une forêt de totems.

L'intersection entre professionnels et amateurs

Pendant tout ce temps, l'artiste entre dans les écoles où il sculpte, s'adresse à une jeunesse qui erre dans le quartier, collabore avec de nombreux artistes, aussi bien lors d'ateliers que dans l'espace public. En 2000, grâce à une subvention de la Fondation de France, il crée avec la plasticienne Caroline Dié et Sandrine Montage l'association Art Exprim, qui propose aux habitants, petits et grands, une rencontre active avec des artistes professionnels.

Le départ de Philip Peryn donne lieu à « La Chambre », une exposition-installation sur deux étages. Pendant quinze jours il offre le spectacle à la fois intime de sa propre chambre et d'une chambre fantasmée, sublimée, création métaphorique questionnant la problématique actuelle de l'intérieur et de l'extérieur. Le sculpteur laisse « *orphelins* » ses élèves-artistes, mais souhaite ainsi donner de la place aux jeunes qui s'impliquent dans l'association pour qu'ils poursuivent cette « *magnifique aventure* ». ● DOMINIQUE BOUTEL

« La Chambre », du 18 au 31 octobre, chez Art Exprim, 87 rue Marcadet, métro Jules Joffrin ou Marcadet-Poissonniers, du mercredi au samedi de 14 h 30 à 19 h.

THÉÂTRE

DE L'AMBITION, DES ILLUSIONS ET DE L'ÉCHEC

L'ascension et la chute d'un jeune poète provincial sont remis au goût du jour dans une mise en scène audacieuse et une interprétation de haut vol.

Fini Angoulême, Monsieur de Rubempré décide de monter à Paris. Le jeune poète y suit Madame de Bargeton qui s'est entichée de cet artiste sans le sou. L'idylle tournera vite court, laissant le jeune provincial sans réel particule – son père est le pharmacien Chardon – dans le dénuement. L'écriture journalistique, à l'époque totalement corrompue, le sauvera du caniveau. Avant de l'y replonger au gré des manipulations de l'intelligentsia du XIXe siècle.

Pauline Bayle adapte ici *Illusions perdues*, cet épisode magistral de *La Comédie humaine* de Balzac. Sans décor aucun, la mise en scène, comme le texte, sont ramenés à l'essentiel. Tout se déroule… au milieu du public, dont une partie est installée sur scène. Comme pour mieux amener les personnages à la conjonction des regards, sous les yeux de ce tout Paris à la fois si attrayant et si cruel pour celui qui espère y réussir.

Une large palette de rôles

Cinq comédiens incarnent les quinze rôles de l'œuvre conservés par la metteuse en scène. Loin de perturber le spectateur, l'alternance donne à la pièce un rythme endiablé où s'invite même la danse. Anissa Feriel est épatante dans les habits du jeune artiste naïf se croyant trop vite arrivé. Dans cet univers où retourner

Simon Gosselin

sa veste semble si aisé, elle est la seule à ne jamais changer d'incarnation. À ses côtés, Manon Chircen, Zoé Fauconnet, Frédéric Lapinsonnière, Adrien Rouyard, excellents à jouer les journalistes, éditeurs, amants et autres aristocrates qui peuplent le roman initial. Un grand classique, magnifiquement interprété et dont la mise en scène sublime un récit qui n'a rien perdu de son actualité.● SANDRA MIGNOT

Les Illusions perdues, au Théâtre de l'Atelier jusqu'au 6 octobre, place Charles Dullin, métro Anvers, du mardi au vendredi à 20 h, les samedis à 18 h, le dimanche à 16 h. Réservations : theatre-atelier.com

Dominique Dugay

EXPO

ECOUTEZ VOIR CES PHOTOS

Désormais, à la Galerie des couleurs, les photos s'écoutent. Deux photographes proposent une immersion sonore dans leurs clichés montmartrois.

Une exposition photo qui se visite casque sur les oreilles. Non, ce n'est pas un de ces audioguides classiques et factuels auxquels les musées ont accoutumé leurs visiteurs. Dominique Dugay et Gaël Lesage, les deux photographes qui animent la Galerie des couleurs à Montmartre, ont eu l'idée originale de proposer des vignettes sonores pour accompagner certaines des images exposées. Gaël a écrit les textes, Dominique a choisi les musiques. Ils ont enregistré le tout, accompagné de quelques sons de rue.

« L'idée m'est venue en observant les visiteurs de la galerie, explique Dominique Dugay. *C'est moi qui m'occupe de la musique et parfois je m'amusais à monter le son pour observer les réactions des gens. Une photo peut provoquer une émotion, la musique aussi, je me suis dit qu'on pouvait tenter de combiner les deux. »* Cinq à six mois de travail se sont ensuivis pour mettre sur pied le dispositif. Des toits montmartrois enneigés, un chien qui clopine dans une ruelle, un lampadaire illuminant quelques pavés de rue ou un banc peuvent alors s'exposer mais aussi...s'écouter.

Ambiances et personnalités

Et ça marche. Le son propose une autre façon de contempler les images du quartier dont ces photographes sont spécialistes. Les visiteurs restent plus longtemps devant chaque cliché et s'immergent davantage dans les ambiances proposées. *« Les textes révèlent aussi un peu de nos personnalités »* précise Dominique Dugay.

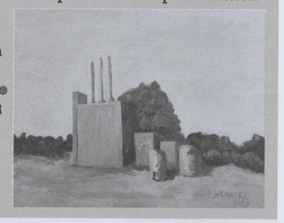
Pour les acheteurs, un audiogramme est inséré dans les tirages qui permet de réécouter la vignette chez soi. Pour les curieux, la visite sonore est payante (8 €, mais la visite classique demeure gratuite). Les textes seront prochainement traduits en anglais. Même si la plupart des clients de la galerie ouverte depuis deux ans, à la surprise de Dominique et Gaël, sont plus souvent des Parisiens que des touristes. ● Sandra Mignot

Galerie des couleurs, ouverte de 11 h à 19 h du mercredi au dimanche, 7 rue Drevet, métro Abbesses.

EXPOSITION

UN AIR DE FIN DU MONDE

Dès l'arrivée, premier étonnement : tiens, une artiste peintre ! On sait bien que la peinture, aujourd'hui, est le médium mal aimé des artistes. Et pourtant, des peintres, il y en a. Il y a Paule Honoré, justement, qui depuis le Covid est passée de l'abstraction à la figuration. Une figuration aussi étrange que séduisante : car ce que Paule Honoré donne à voir, ce sont des usines. Des usines ? Des ruines, parfois, des friches industrielles, plutôt, sans âge, isolées dans des lieux incertains ; ponts qui ne mènent nulle part, tuyaux et cheminées qui montent tout droit vers un ciel vide et désolé, sous une lumière métaphysique qui fait penser parfois aux tableaux de Chirico. Mais la nature n'est pas absente de ses toiles, bien au contraire : on la sent aux aguets, prête à dévorer peu à peu ces constructions d'êtres humains qui eux, ont déjà disparu. En sortant, on jette un coup d'œil sur le petit texte de présentation confié par la galeriste. On avait bien deviné : cette série s'appelle « Les usines de la fin du monde ». Courez les voir, avant qu'elles aient disparu. ● BÉATRICE DUNNER



À la galerie AVM jusqu'au 8 octobre, 42 rue Caulaincourt, métro Lamarck-Caulaincourt. Ouvert du mercredi au dimanche de 14 h à 19 h.

EXPOSITION

JACQUES PRÉVERT COLLE AU 18E

Il y a soixante-dix ans, Jacques Prévert s'installait cité Véron. Il y a cent ans paraissait le *Manifeste du surréalisme*. Deux anniversaires célébrés dans une exposition consacrée à ce créateur aux multiples facettes.

Prévert, rêveur d'images », tel est le titre de l'exposition choisi par Eugénie Bachelot Prévert, petite-fille de l'artiste et co-commissaire, pour évoquer la dimension plastique, plus ignorée, de l'œuvre de celui que l'on chante dans les cours d'école ou que l'on retrouve sur les écrans. On sait moins en effet l'intérêt que Prévert porta aux collages, aux illustrations, aux scénarios dessinés qui révèlent sa sensibilité profondément surréaliste et poétique, et le lien qu'il entretint avec les peintres et sculpteurs de son époque.

Organisée en quatre parties, l'exposition proposée par le Musée de Montmartre présente pour la première fois de nombreux témoignages de cette imagination foisonnante, forgée dans l'enfance, puisant aux sources du surréalisme, nourrie de rencontres avec Picasso, Miro, Ernst, et bien d'autres, et qui s'exprime aussi bien dans des créations ponctuelles, essentiellement des collages, que dans la vie quotidienne. Cette intimité avec l'homme et l'artiste sera sublimée par la re-création de son bureau de la rue Véron, un fantastique cabinet de curiosités à l'image de son propriétaire. Grâce aux prêts inédits d'Eugénie Bachelot Prévert, elle-même artiste plasticienne, mais également de galeries et de musées, l'exposition dessine un portrait complet de celui qui fut longtemps un familier du quartier. ● DOMINIQUE BOUTEL

« Prévert, rêveur d'images », du 18 octobre 2024 au 16 février 2025, Musée de Montmartre, 12 rue Cortot, métro Lamarck-Caulaincourt.

Portrait de Janine 1943

THÉÂTRE

QUAND UN INTERROGATOIRE DÉRAPE

La seconde pièce de Robin Goupil nous plonge dans le commissariat d'une petite ville américaine où la douce folie n'est jamais très loin…

On s'est bien marré », pouvait-on entendre en sortant du théâtre des Béliers après la représentation de *The Loop* (la boucle, en anglais). Effectivement, il faudrait être sacrément bégueule pour ne pas éclater de rire toutes les deux à trois minutes devant cette farce qui n'est pas sans poser quelques questions sociétales, comme on dit.

Sur scène, les mêmes quatre personnages vont se défier à trois reprises sur un scénario apparemment identique, mais pas vraiment. On vous explique… Dans une petite ville de l'Amérique profonde, le fils du maire – un grand dadais irresponsable qui collectionne les conquêtes – est accusé du meurtre de l'une d'entre elles. En tout cas, c'est la thèse des deux flics, la lieutenant Watson – petit bout de femme prête à sortir de ses gonds – et surtout l'incorruptible (?) inspecteur Johnson qui, tout macho qu'il est, tente de sauver son couple. Et voilà qu'arrive l'avocate Justine Beaver qui a trempé dans plus d'un scandale dans une petite ville où le maire tire de nombreuses ficelles.

B. Buchmann-cotterot

Un air de polar américain, et pourtant…

Jouant sur l'effet papillon, la comédie de Robin Goupil – qui a cartonné à Avignon – rejoue la scène initiale de l'interrogatoire assez musclé du fils du maire, mais en introduisant un changement dans le scénario. À partir de là, les éléments se déchainent, chaque protagoniste sortant de sa carapace pour donner à voir sa part de folie… et d'humanité.

Vous l'aurez compris : il n'y a à proprement parler aucune intrigue policière réelle. En revanche, tous les ingrédients des vieux films américains vous sautent au visage. Encore plus que dans sa pièce précédente, *No Limit*, nommée aux Molières 2024, on perçoit la fascination un peu inquiète de Goupil pour les États-Unis, *« un pays où la démesure est telle, que tout y est possible »*, selon son expression. Voilà donc une comédie hilarante, poussant l'absurde jusqu'à frôler une forme de poésie. *The Loop* révèle quatre acteurs au tempérament bien trempé (mention spéciale pour Juliette Damy dans le rôle de la lieutenant Watson). Par les temps obscurs que nous vivons, 1 h 20 d'humour et de grâce, ça ne se refuse pas… ● NOËL BOUTTIER

The Loop, pièce au théâtre des Béliers parisiens, 14bis rue Saint-Isaure, métro Jules-Joffrin, du mardi au samedi à 21 h et le dimanche à 15 h, réservations : 01 42 62 35 00

LE 18E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

PÉTRUS DE MARC ALLÉGRET (1946)

Au lendemain de la guerre, Marc Allégret rêve d'adapter *L'Armée des ombres*. Le projet tombé à l'eau, il se rabat sur *Pétrus*, une pièce de Marcel Achard. Un auteur qui est aussi son scénariste depuis dix ans.

Annie, dite Migo, (Simone Simon) est la huitième cocotte d'une revue donnée au Frou-Frou, un cabaret montmartrois. Apprenant l'infidélité de son amant, le danseur mondain Rodrigue (Pierre Brasseur), elle l'attend dans la rue armée d'un revolver. Comme elle est maladroite, elle manque sa cible, atteignant Pétrus (Fernandel), photographe de son état. Cet homme paisible, qui adore tirer le portrait des amoureux, va découvrir le monde de la nuit et ses douteux trafics. L'histoire est un clin d'œil à *Cyrano*. Pétrus se met en quatre pour rabibocher Rodrigue et Migo. Tout en soupirant en secret pour la jeune femme. On voit le duo rue Paul Albert, s'arrêter à l'étal d'une marchande de journaux avant de grimper vers la rue Maurice Utrillo. C'est là que réside la jeune femme : à l'hôtel du Petit Balcon. Le studio du photographe étant situé rue Nobel. À un autre moment, Pétrus suit Migo. Elle entre dans la brasserie Chez Graff, au 92 boulevard de Clichy. Y rejoint Rodrigue avec lequel elle se dirige ensuite vers le Sacré-Cœur.

Quinze ans après *Mam'zelle Nitouche*, douze ans après *Lac aux dames*, ce film marque les retrouvailles de Simone Simon et de son metteur en scène. La minote de Marseille s'est métamorphosée en féline à Hollywood. Un adolescent traverse l'écran : Roger Vadim qui considérera toujours Marc Allégret comme son père de cinéma. Celui-ci était très doué pour repérer les *« futures vedettes »*. Avant de donner sa chance à Brigitte Bardot, la fiancée de son assistant, il avait révélé Michèle Morgan, Jean-Pierre Aumont, Danièle Delorme, Gérard Philipe. ● MONIQUE LOUBESKI

SYLVIE ASTRUC, SUR UN AIR DE FRENCH CANCAN

Elle aimait la musique, la danse et Toulouse-Lautrec… une voie toute tracée pour se retrouver à Montmartre et accompagner au piano les répétitions des girls du Moulin Rouge.

Ses talents, Sylvie Astruc ne les montre pas en lançant très haut ses gambettes mais comme pianiste. Depuis l'an 2000, celle qui est diplômée du Collège royal de musique de Londres assure les répétitions du French Cancan. Le soir, c'est une bande-son qu'entendent les spectateurs mais, l'après-midi, quand les danseuses se perfectionnent, une musicienne doit suivre à la seconde près le mouvement de la troupe, jouer et rejouer, sans perdre de vue chacune des artistes. Pour afficher de telles compétences, il faut bien le profil de Sylvie Astruc.

À l'âge de 6 ans, cette fille d'une violoniste anglaise et d'un ingénieur français commence le piano, un peu contre son gré, elle qui préfère alors l'athlétisme. On lui concède, en échange, des cours de danse classique. Elle tombe toutefois amoureuse de son clavier quand, en mesure de jouer Chopin, elle est emportée par la *Fantaisie-Impromptu*. Puis, en parallèle au Conservatoire, alors qu'elle visait le hautbois, elle se met au basson. Un instrument qui lui permet d'intégrer l'orchestre de la Sorbonne, où la native de Montreuil a entrepris après le bac des études de musicologie. Ces dernières la conduiront à Londres plusieurs années avant un retour à Paris avec le souci de gagner sa vie.

Thierry Nectoux

« Je serai danseuse avec Sylvie au piano »

Sylvie devient alors professeur de musique et de piano à l'Institut des jeunes aveugles, ce qui l'oblige à maîtriser la musicographie braille. Une compétence de plus. Après huit ans à ce poste, elle démissionne et enseigne momentanément l'anglais, en tant que chargée de cours à la faculté d'Orsay. Puis, grâce à une bassoniste qui donne son nom à un directeur de conservatoire, elle est engagée comme accompagnatrice de cours de danse. Date charnière dont elle estime aujourd'hui qu'elle a changé sa vie. Car la danse classique, elle connaît et lui offre avec d'autant plus d'enthousiasme la musique requise, suscitant ainsi des vocations. Angélique, mère d'une élève, rapporte les paroles de sa fille de 7 ans : *« Plus tard, je serai danseuse avec Sylvie au piano. »*

En 2000, une proche d'un batteur du Moulin Rouge lui apprend que l'illustre maison cherche une pianiste. Elle se présente et, le 5 décembre, la voilà au piano pour sa première répétition du Cancan. Non sans émotion car l'extraordinaire de cette nouvelle aventure tient à ce qu'elle correspond à un rêve de gosse. Depuis ses 11-12 ans, Sylvie se passionne pour Toulouse-Lautrec, figure emblématique du Moulin Rouge, au point que pendant les vacances, ses parents sont priés de l'emmener dans les villes recelant des tableaux de son idole.

Bien plus qu'une pianiste

Le Moulin Rouge comme lieu désormais *« à elle »*, c'est bien un rêve qui se réalise. Elle avait un temps accompagné des cours de danse cité Véron mais, passant quotidiennement devant les grandes ailes, elle n'osait même pas imaginer qu'un jour, elle jouerait sous leur protection. À ses yeux, le Moulin réunit son *« être profond »* car il y a la musique (Offenbach par exemple), Montmartre et Toulouse-Lautrec. Et cela en parlant la langue de sa mère, avec ces danseuses le plus souvent anglophones.

Quand elles arrivent, les nouvelles recrues apprennent pendant deux semaines la chorégraphie du Cancan. Jour après jour, Sylvie observe leur progression, voit ce qu'il faut rectifier, bien consciente que, malgré le jeu collectif de la troupe, chaque danseuse a sa personnalité, son parcours, entamé parfois à l'autre bout du monde. Quel plaisir de découvrir les progrès, notamment chez celles dont elle se demandait au départ si elles allaient y arriver. *« Attentive, se livrant à des recherches quand elle veut innover,* déclare Samuel, ancien danseur de Béjart officiant au Lido, *Sylvie peut avec brio vous offrir à la demande valses, menuets, mazurkas. »*

> « Attentive, se livrant à des recherches quand elle veut innover, Sylvie peut avec brio vous offrir à la demande valses, menuets, mazurkas »

Interviennent encore les séances dites *« de nettoyage »*. Car l'habitude jouant, des mouvements ne sont plus accomplis avec la même concentration. Or si, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, une danseuse est en retard, gare aux conséquences. Une chute est vite arrivée. Pour Aurore qui fut capitaine des danseuses, *« elle est magique, Sylvie, elle n'est pas juste la pianiste, elle fait partie du French Cancan »*.

Quand la poésie s'en mêle

Si son métier est passionnant, il ne suffit pas à Sylvie. Elle joue au Moulin depuis vingt-quatre ans, mais ne s'en tient pas là pour autant. *« En tant qu'accompagnatrice, on est au service des autres,* explique-t-elle. *On ne vous demande pas votre avis, on est là pour exécuter. Il faut s'adapter sans pouvoir exprimer ses émotions. »* En 2006, elle commence à rédiger de courtes histoires, sur Toulouse-Lautrec, sur le Cancan, sur les expositions qu'elle visite, sur l'actualité. *« La poésie me force à aller plus loin,* confie-t-elle, *à chercher les mots qui riment, à en employer certains que je n'aurais peut-être pas choisis au départ. »* Elle écrit en octosyllabes et affectionne les poèmes monorimes. Une œuvre la touche, elle la met en mots.

Quand un matin, la radio a annoncé cette nouvelle « inconcevable », les voisins du Moulin Rouge ont cru à un poisson d'avril. Mais que nenni ! Les ailes n'étaient plus là.

Dans l'urgence, d'autant plus motivée qu'elle y exerce ses talents, elle a écrit un poème qui commence ainsi :

« L'inconcevable s'est produit :
Les ailes du moulin se sont enfuies,
Au milieu de la nuit… »

Auteure de deux recueils de poèmes dont l'un porte le joli titre *Pianiste de fond*, elle songe à un ouvrage en prose. Un défi qu'elle se lance car ce n'est pas le même état d'esprit. *« Physiquement, il faut se poser et rédiger, alors qu'avec la poésie on n'est pas figé, on peut être n'importe où, on se répète les phrases dans la tête, c'est est un art du mouvement. »* D'après elle, quand on écrit en prose, on se préoccupe davantage du lecteur, *« on est moins égoïste »*. Mais une question la taraude : *« Suis-je capable de raconter une histoire ? »* ●

JANINE MOSSUZ-LAVAU